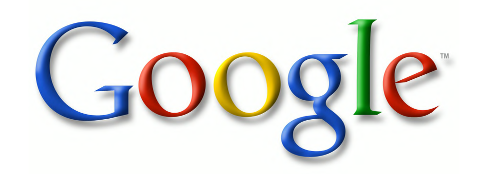
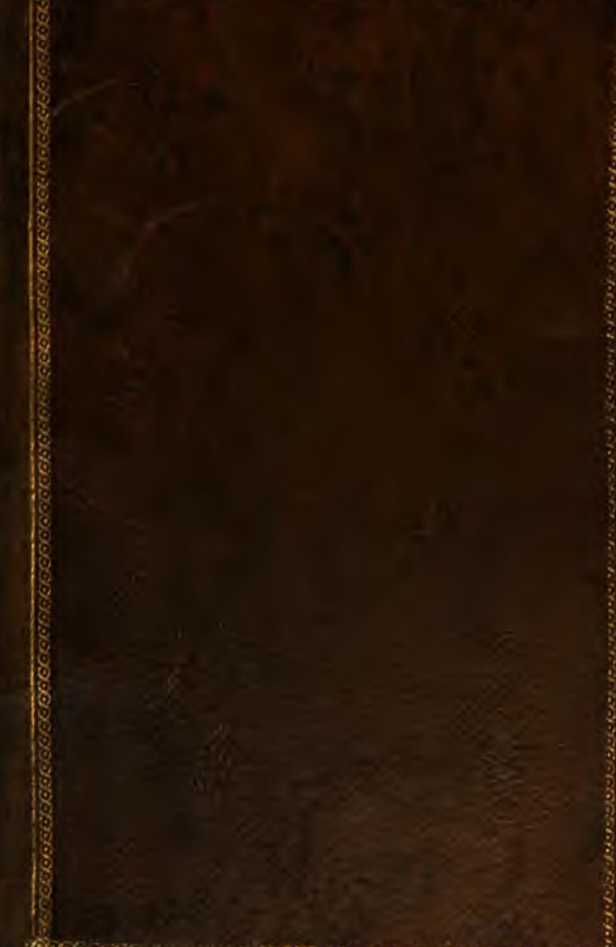
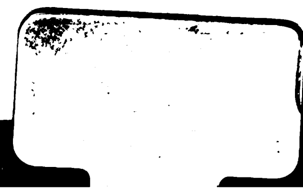


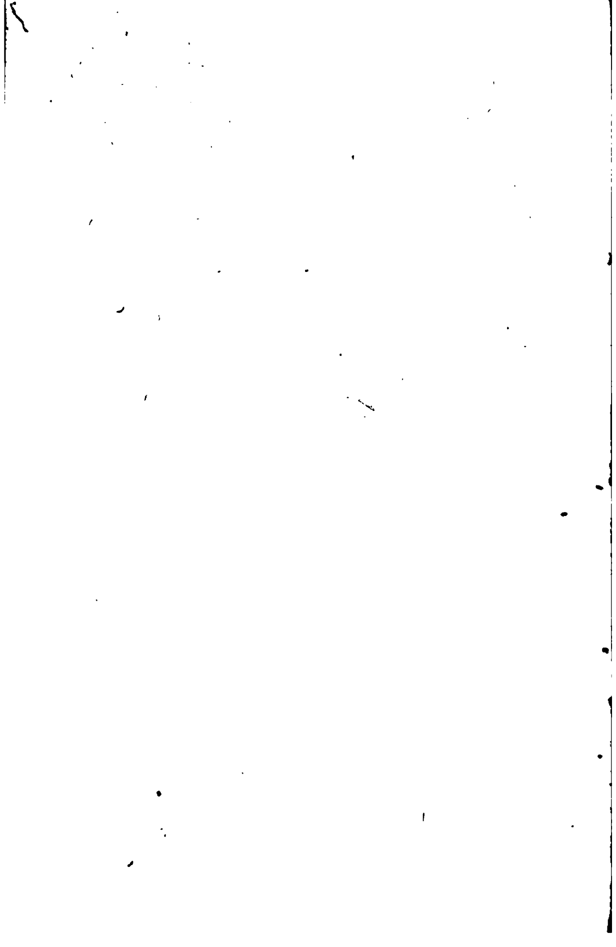





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





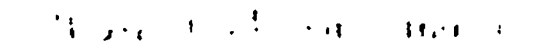


LES BONS PETITS ENFANS,

OU

PORTRAITS DE MON FILS ET DE MA FILLE.

DE L'IMPRIMERIE DE Et. IMBERT,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N°. 12.



Frontispice du Tome I.er



On trouve le vrai bonheur dans la pratique de ses devoirs.

LES BONS
PETITS ENFANS,

OU

PORTRAITS
DE MON FILS ET DE MA FILLE;

Contes et Dialogues à la portée du jeune âge;

PAR Mme. DE RENNEVILLE,
auteur de plusieurs ouvrages d'éducation.

ORNÉS DE 8 FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ LEDENTU, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 31.
1821.

INTRODUCTION.

MADAME de Verseuil, restée veuve à vingt ans, avec un fils à la lisière et une fille au berceau, leur consacra le reste de sa vie. Elle se logea chez des religieuses, renonça au grand monde, dont les habitudes s'accordaient mal avec les soins qu'exigeaient ses enfans, et refit, pour ainsi dire, son éducation; elle voulait être la première institutrice de son fils, et élever sa fille,

leurs innocentes caresses lui rendaient la gaieté. Elle voyait, avec délices, se développer en eux une intelligence précoce et des qualités aimables; elle suivait, pas à pas, leurs goûts et leurs penchans; elle dirigeait les uns, rectifiait les autres, selon qu'il était nécessaire; elle épiait les sensations naïves de leurs âmes, afin de connaître, sans s'y méprendre, ce qu'elle avait à faire ou à éviter pour les conduire dans la route du vrai bonheur.

Cette tâche, si douce pour une bonne mère, mais si difficile à remplir avec succès, et qui demande, outre des vertus du premier ordre, du jugement, de la pénétration, un caractère erme et un esprit exempt de préjugés; cette tâche, imposée par la nature à toutes les femmes qui ne méconnaissent pas sa voix, prenait tous les momens de madame de Verseuil, car c'était pour eux qu'elle cherchait à s'instruire. Voulait-elle se distraire, elle

appelait son fils et sa fille, elle partageait leur gaieté folâtre en les voyant jouer et même en jouant avec eux. Sa présence animait leurs jeux, en même temps qu'elle les empêchait de se livrer à ces petits mouvemens d'impatience qui naissent d'une grande familiarité. S'il s'élevait une dispute entre les enfans, madame de Verseuil, prise pour arbitre, les ramenait à la raison par la douceur et la complaisance; elle consolait, par ses caresses, celui

qu'elle était forcée de condamner.

Ainsi se passèrent les dix ou douze premières années d'Alfred et d'Athénaïs. Ils étaient déjà fort instruits, lorsque madame de Verseuil jugea à propos de leur donner des maîtres. Un habile professeur de langue ancienne vint perfectionner le jeune Alfred, sous les yeux de sa mère; un maître de danse donna des leçons à Athénaïs. Madame de Verseuil voulait que sa fille apprît à avoir du main-

tien, qu'elle marchât et saluât avec grâce. Dans la première jeunesse, des leçons de danse sont utiles au développement du corps; c'est aussi un exercice salutaire; à dix ans on ne pense pas à tirer vanité de ce talent futile, qu'une mère prudente éloigne de sa fille à quinze, lorsqu'elle veut la conserver pure.

Alfred, comme nous l'avons dit, prenait ses leçons dans la chambre de madame de Verseuil, qui se chargeait de lui faire faire

ses devoirs. De son côté, Athénaïs travaillait avec sa mère, qui lui enseignait sa langue par principes, la géographie et l'histoire. Le frère et la sœur prenaient en commun des leçons de musique et de dessin, que leur donnait madame de Verseuil.

Après le dîner on sortait, ou l'on jouait; il n'était plus question d'étude. Il faut des délassemens à l'esprit. Cette récréation, cependant, avait encore un côté profitable, étant prise avec une mère

si attentive et si prévoyante. Les scènes qui se passaient sous les yeux d'Alfred et d'Athénaïs, les objets un peu intéressans qu'ils rencontraient en visite ou dans leurs promenades, tout enfin devenait le sujet d'une conversation franche et amicale entre la mère et les enfans; conversation où, sans austérité, sans paraître chercher à instruire, madame de Verseuil trouvait le moyen d'appliquer les principes de la morale, de la rendre, pour ainsi dire,

palpable, et de l'inculquer en caractères ineffaçables dans le cœur de ses aimables enfans.

L'ouvrage que nous donnons aujourd'hui, contient quelques-unes de ces scènes; des contes analogues au sujet, et des dialogues qui en développent la morale. Les contes pourront disposer nos jeunes lecteurs à écouter favorablement l'instruction qui les suit; laquelle, bien que très-courte, est la partie du livre la plus soignée et la plus essentielle.

Nous avons mis de suite les petits tableaux où figurent les enfans de madame de Verseuil, ainsi que les contes, afin d'éviter les répétitions inutiles. Les scènes que ces tableaux représentent, sont censées avoir eu lieu dans le cours d'une année.

Puisse cet ouvrage faire naître, dans le cœur des enfans qui le liront, des sentimens vertueux, et préparer ainsi aux pères et aux mères un bonheur durable, fondé sur l'amour et la reconnaissance !

LES BONS
PETITS ENFANS,
OU
PORTRAITS
DE MON FILS ET DE MA FILLE.

La Prière.

LA *crainte de Dieu est le commencement de la sagesse :* non cette crainte servile qui fait appréhender la punition, mais cette crainte qui naît de l'amour, et qui porte à éviter de déplaire à Dieu en l'offensant. Si nous voulons nous bien conduire, il faut implorer le Seigneur dans

la prière, car nous ne pouvons rien de nous-mêmes. Prions donc, non des lèvres, mais du cœur; non avec distraction, mais avec recueillement. Lorsque nous voulons obtenir une faveur d'un grand de la terre, nous la lui demandons avec respect, avec instances; nous ne tournons point la tête de côté et d'autre en lui parlant; tout à son objet, notre esprit ne s'en éloigne point, parce que nous désirons sincèrement être écoutés. Pourquoi ne pas nous conduire dans la prière, comme nous ferions devant nos supérieurs, qui ne sont, au fait, que des hommes semblables à nous? Le Créateur du ciel et de

la terre mérite-t-il moins d'égards qu'un prince, un monarque? Ce Dieu, qui échappe à nos sens, mais dont tout annonce la majesté; ce Dieu de qui dépend notre bonheur éternel, doit-il être prié avec tant d'indifférence et si peu de respect? N'est-il pas à craindre, si nous lui refusons notre cœur, qu'il ne nous abandonne à nos passions; ce qui est le châtiment le plus terrible qu'il puisse nous infliger? Prions avec une foi vive; adorons Dieu dans ses œuvres; demandons-lui les grâces dont nous avons besoin pour le servir comme il faut, et pour remplir tous nos devoirs envers nos frères.

C'est ainsi que madame de Verseuil parlait à ses enfans, pour les engager à se recueillir en présence de Dieu dans la prière; c'est ainsi qu'elle les instruisait. Elle savait combien la religion est nécessaire à l'homme dans la prospérité et dans l'adversité. Elle voulait que son fils et sa fille aimassent Dieu par-dessus tout, et qu'ils aimassent leur mère pour plaire à Dieu; persuadée qu'avec ces principes ils agiraient toujours dans le sens de leurs devoirs, et que, s'ils avaient des défauts, ils n'auraient jamais de vices.

Dans ce but louable, cette dame leur parlait souvent de l'Être-Suprême avec une élo-

quence touchante, et c'était toujours pour leur apprendre l'extrême bonté du Seigneur envers les hommes. Lorsqu'elle voulait leur donner une haute idée de la puissance du souverain Être, elle leur montrait le soleil qui, par son ordre, reste attaché à la voûte du firmament; le nombre infini des étoiles, qui sont autant de mondes suspendus sur nos têtes, à une distance qu'on ne peut concevoir. Descendant par dégré, elle arrivait jusqu'à l'insecte, au ciron, dont la merveilleuse structure confond l'orgueil des savans; puis aux simples fleurs, dont il est dit, dans l'Ecriture, que *Salomon, dans toute sa gloire, n'était*

pas vêtu comme l'une d'elles.

De semblables conversations rendaient Alfred et Athénaïs adorateurs enthousiastes de la Divinité. Le matin, à leur réveil, le ramage des oiseaux les avertissait d'élever leurs cœurs vers Dieu : « Ma sœur, disait Alfred en entrant chez sa mère, entends-tu le chant des oiseaux, ils saluent celui qui les a créés ; imitons-les. » Alors ils joignaient les mains ; ils demandaient à Dieu, avec la ferveur de l'innocence, la grâce de ne point l'offenser pendant le jour.

Sitôt que ces aimables enfans étaient habillés, ils s'approchaient de leur maman pour lui souhaiter le bonjour; en-

suite ils se mettaient à genoux, et récitaient leurs prières, mais avec un recueillement, un respect, qui eussent ravi d'admiration un athée même. « Mes enfans, disait madame de Verseuil attendrie, le bon Dieu vous bénira, parce que vous l'implorez du fond de l'âme, c'est le seul hommage qui lui soit agréable. Que demande-t-il des hommes, si ce n'est le cœur? Nous-mêmes, que désirons-nous de ceux que nous aimons? un retour d'amitié sincère. Et nous voudrions qu'un Dieu, souverainement parfait, se contentât de vaines paroles, de ridicules démonstrations! *Ce peuple*, dit *Jésus-Christ*, *m'ho-*

nore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Quel reproche!... »

Un jour que madame de Verseuil avait parlé fort long-temps de la Divinité, Athénaïs hasarda plusieurs questions, auxquelles cette dame voulut bien répondre. Alfred eut aussi son tour.

Alfred. — Maman, autrefois Dieu se communiquait aux hommes; à présent qu'il ne parle plus, l'imagination a peine à le comprendre; c'est, je crois, ce qui est la cause que tant de personnes l'oublient.

Madame de Verseuil.—Dieu, mon fils, nous parle dans ses ouvrages : le grand livre de la

nature est ouvert pour tous les hommes ; il faut être insensible pour n'y pas voir les sublimes effets de sa puissance et de sa bonté. Dieu nous parle encore par le sentiment qu'on nomme *Conscience*. Je me rappelle une petite histoire qui a rapport à ce sujet, et qui pourra vous intéresser tous deux, bien qu'il y soit question d'un enfant plus jeune que vous.

Casimir, ou la bonne éducation.

MADAME d'Argicourt instruisait son fils Casimir des principes de la religion, il l'arrêta à ces mots : *Dieu voit tout ; Dieu peut tout ; il a créé toutes choses, et il les gouverne toutes.* —

Maman, lui dit-il, comment Dieu peut-il tout voir? — Mon fils, répondit cette dame, Dieu n'a point de corps, il est partout; sa toute-puissance et ses perfections surpassent notre faible intelligence. Dieu a fait le soleil, la lune, les étoiles, la mer, la terre et tous les êtres vivans, et il les conserve par sa sagesse. Les plus profondes ténèbres, les murs les plus épais ne peuvent lui cacher les actions des hommes; il lit dans les cœurs, et connaît les plus secrètes pensées. On peut tromper ses semblables par l'apparence des vertus; on ne peut pas tromper Dieu. Lorsque tu vas faire une faute, mon fils, tu éprouves

une sorte de crainte qui t'avertit que tu fais mal; c'est Dieu qui te parle; mais souvent tu n'écoutes pas sa voix, et il te punit en te rendant malheureux; car le péché, qui a sa source dans la corruption du cœur, ne peut produire que des fruits amers. »

Quelques jours après cette conversation, M. d'Argicourt acheta une boîte de pastilles purgatives pour Casimir. L'enfant vit cette boîte, dont la forme lui plaisait : la curiosité le porta à l'ouvrir : c'était déjà une action très-blâmable; il était seul, il fut tenté, et il croqua une pastille....; mais il s'arrêta tout à coup, et dit

avec une sorte de terreur : Le bon Dieu me voit ! Honteux de sa faiblesse, il referma la boîte, et sortit promptement de la chambre. Le soir même, son papa lui apprit à quelle intention il avait acheté ces pastilles. Casimir ne leur trouva plus tant de charmes, et il s'applaudit intérieurement de s'être souvenu à propos qu'il avait un témoin redoutable de sa friandise.

Madame d'Argicourt avait défendu à son fils d'aller seul dans le jardin, et surtout de s'approcher du petit bassin qui était au milieu ; mais Casimir échappait aux domestiques, et il allait furtivement cueillir des

fleurs, et même des fruits; il oùbliait que Dieu qui sait tout, punit la désobéissance des enfans. Une fois, entre autres, il s'approcha tout près du bassin, dont l'eau était fort basse. La vue de plusieurs petits poissons l'engagea à se coucher sur le bord pour en prendre avec la main. Le jardinier qui passait l'avertit que, s'il n'y prenait garde, la tête emporterait le reste du corps : Casimir ne l'écouta pas. Un de ces petits poissons, qu'il désirait si fort d'avoir en sa puissance, ayant glissé entre ses doigts, et fait un saut en arrière, Casimir alongea le bras pour le rattraper, et il tomba dans l'eau. A ses cris le

jardinier accourut; mais il ne vint pas si promptement, que Casimir ne fût piqué par des insectes, qui lui firent enfler les bras et les jambes. On le porta à la maison, et on le mit au lit. Lorsqu'il fut bien remis de sa frayeur, il avoua à sa maman qu'il ne serait pas tombé dans le bassin, s'il s'était rappelé la présence de Dieu; mais que le désir d'attraper des petits poissons ne lui avait pas permis de penser à autre chose. — « Tu vois, mon bon ami, lui dit sa maman, que l'Etre-Suprême punit la désobéissance. Tu as oublié Dieu, et il t'a abandonné. Ce léger châtiment t'avertit de veiller sur toi-

même, de peur d'irriter le Seigneur par des fautes plus graves. Tu apprends encore, par l'accident qui t'est arrivé, que tes parens ne veulent que ton bien ; que s'ils te défendent quelque chose, dont tu espères retirer un grand plaisir, c'est la certitude qu'ils ont qu'elle tournerait à ton désavantage. Leur tendresse pour toi excite leur vigilance ; tu dois donc les écouter pour l'amour de toi-même, autant que pour leur donner des preuves de ton attachement et de ta soumission. »

Casimir craignait Dieu ; il aimait son père et sa mère ; dès ce moment il se garda bien de leur désobéir. Il écrivit dans sa

chambre, en grosses lettres : *Tes père et mère honoreras, afin que tu vives longuement.* Puis à la suite : *Dieu voit tout!* Averti par ces préceptes, sur lesquels il jetait souvent les yeux, il évita quantité de fautes : la jalousie, la haine, l'ambition, l'intérêt, l'égoïsme, n'entrèrent point dans son âme; il voulait que Dieu n'y vît rien d'impur. Avec l'âge, Casimir eut toutes les vertus : il fut bon citoyen, bon fils, bon père, bon ami; parce qu'il se conduisit constamment selon les règles invariables de la justice, et qu'il n'oublia jamais que Dieu, témoin de toutes ses actions, lisait aussi dans son cœur. Il dut à

sa bonne mère le bonheur d'une conscience sans reproche, parce qu'elle lui avait donné la meilleure de toutes les éducations, celle qui est fondée sur la morale de l'Evangile.

Delphine, ou l'enfant gâté.

Lorsque l'on va dans une maison où il y a des enfans mal élevés, on éprouve une espèce de supplice qui détruit tout le plaisir que l'on se promettait d'avoir. S'ils sont petits, ils se jettent sur vous, s'attachent à vos habits, les salissent, s'emparent de ce que vous tenez à la main, passent et repassent devant votre figure, se tiennent devant vous à vous regarder

fixement et à vous écouter; ils se plaisent à interrompre à chaque instant la conversation par des besoins factices ou pour des fantaisies; lorsque ce moyen ne leur réussit pas, ils font du bruit, entrent et sortent à toutes les minutes, ou bien, profitant du temps que leur mère est en compagnie pour lui désobéir, ils la forcent à leur parler, à se fâcher.

S'ils sont déjà grands; ils se mêlent de la conversation; ils disent leur avis sans qu'on les interroge; ils se tiennent constamment à écouter, bien qu'on leur fasse connaître que leur présence est gênante, qu'elle empêche de parler à cœur ou-

vert; car les confidences que peuvent se faire des personnes d'un âge avancé, ne doivent pas toujours être entendues des enfans.

Madame de Verseuil connaissait, par elle même, ces désagrémens et mille autres semblables, trop longs à détailler; elle fit en sorte qu'on ne les éprouvât pas chez elle; pour cela, elle s'y prit de bonne heure, car tout dépend des commencemens.

Lorsqu'il venait du monde chez cette dame, Alfred et Athénaïs restaient, à la vérité, dans la même pièce que leur mère; mais il se tenaient assez

loin de la compagnie pour ne point entendre la conversation. Après avoir salué les personnes étrangères et demandé de leurs nouvelles, ces enfans ne s'en approchaient plus que par l'ordre de leur maman. Si on les appelait, ce qui arrivait presque toujours, parce qu'ils étaient fort aimables, ils répondaient poliment aux questions qu'on leur faisait, ensuite ils retournaient à leur place, sans se rendre importuns; ils se mettaient à jouer doucement; et, ils attendaient, pour parler à leur mère, qu'elle fût seule et libre de leur répondre. Par cette conduite, ces enfans méritaient

les louanges et l'amitié de tous ceux qui voyaient madame de Verseuil.

Un jour madame d'Albigny vint voir cette dame avec Delphine, sa fille, agée de cinq ans. Alfred et sa sœur emmenèrent la petite dans la partie de la chambre destinée pour leurs jeux. Delphine était remplie de fantaisies, de caprices; elle pleurait lorsqu'on ne faisait pas ses volontés. Alfred et Athénaïs, qui la regardaient comme une enfant, eurent pour elle toutes les complaisances imaginables : ils lui cédaient en tout; mais cette petite fille, abusant de la douceur et de la politesse des enfans de madame de Verseuil,

n'avait pas sitôt une chose qu'elle en voulait une autre; ensuite elle jetait ce que l'on venait de lui donner, pour prendre ce qu'on tenait à la main; la plus légère résistance excitait sa colère; elle pleurait, frappait du pied : c'était un petit dragon.

Doué d'une gaieté charmante, Alfred s'amusait des petites fureurs de Delphine; il la contrariait un instant, puis il l'en dédommageait par ses caresses et ses aimables attentions. Les mamans voyaient tout cela du coin de l'œil. Madame de Verseuil admirait la conduite pleine de délicatesse d'Alfred et la douce égalité d'Athénaïs; de son

côté, madame d'Albigny, idolâtre de sa fille, était satisfaite des aimables procédés de ces deux enfans.

Les choses allaient donc très-bien, lorsqu'un petit incident les fit changer de face. Delphine aperçut un couteau sur une table, elle courut s'en emparer pour ratisser, disait-elle, un petit bâton qu'elle tenait. Alfred vit le danger auquel s'exposait cette enfant; il lui ôta le couteau sans lui faire le moindre mal; ce fut, au contraire, le sujet d'un léger badinage. Delphine, contrariée, se mit en colère; elle trépigna des pieds, puis, se jetant tout à coup sur Alfred,

qui n'était pas sur ses gardes, elle saisit le couteau par le bout du manche, le tira en bas vivement, de sorte que la lame, passant dans la main d'Alfred, la coupa. Fière de son triomphe, Delphine se mit à ratisser son petit bâton, sans s'apercevoir du mal qu'elle avait fait.

Cependant Alfred blessé, enveloppa sa main avec son mouchoir, et passa dans une autre pièce; Athénaïs inquiète, le suivit. Il la pria de rentrer dans la chambre de sa mère, en l'assurant qu'il n'avait presque rien. Athénaïs revint trouver la compagnie; tranquille au sujet de son frère, elle amusa Delphine,

de manière que les mamans ne s'aperçurent point de ce qui était arrivé.

Un quart d'heure après, madame d'Albigny s'en alla, et emmena sa fille. Madame de Verseuil demanda alors où était Alfred ; elle apprit d'Athénaïs la mutinerie de Delphine, et l'accident qui en avait été la suite. Malgré l'air calme de sa fille, cette bonne mère sentit naître ses alarmes ; elle passa aussitôt dans la chambre d'Alfred ; il venait de panser sa blessure : deux mouchoirs remplis de sang, prouvèrent à madame de Verseuil, que ce qu'elle avait cru d'abord une bagatelle, méritait toute son attention. Elle

examina la main de son fils ; elle était considérablement enflée ; la lame du couteau, dont le coupant se trouvait du côté de la paume de la main, l'avait entamée, dans toute sa largeur, fort près des doigts ; la plaie était profonde. En voyant cette grave blessure, madame de Verseuil fut très-affectée ; elle gronda son fils de ne pas l'avoir avertie aussitôt après l'accident. Alfred s'excusa sur la crainte qu'il avait eue de l'effrayer. « Devais-je, chère maman, ajouta-t-il, interrompre votre conversation pour un *bobo* ! J'aurais bien mal profité de vos leçons, si je ne savais pas souffrir : vous avez été très-malade, et jamais je ne

vous ai entendue vous plaindre. Ne dois-je pas donner à ma soeur l'exemple du courage ? Je me destine au métier des armes, et je gémirais pour une égratignure ! ce serait un mauvais prélude. » Pour toute réponse, sa mère l'embrassa. La famille étant réunie, on parla de Delphine.

Madame de Verseuil. — Cette petite fille est aimable ; mais j'ai peur qu'à force de la gâter, sa maman ne lui fasse bien du tort.

Athénaïs. — Je le crains aussi, maman ; car Delphine grandira avec ses défauts ; elle sera exigeante, impérieuse, et personne ne l'aimera.

» *Madame de Verseuil.* — Voilà,

ma chère, comme une tendresse aveugle peut faire le malheur d'un enfant. Mère faible, madame d'Albigny passe tout à sa fille; elle ne veut pas l'affliger en la contrariant; elle oublie que Delphine peut être un jour privée de sa mère; qu'alors elle aura le plus grand besoin des vertus opposées à ces mêmes défauts que l'on remarque en elle aujourd'hui.

Alfred. — Mais, Delphine n'a que cinq ans : peut-on décider à cet âge ce qu'elle sera dans la suite?

Madame de Verseuil. — Oui, mon ami, Delphine annonce des passions vives; étant bien élevée, elle peut devenir une

personne très-intéressante par la vivacité de son esprit, la fermeté de son caractère, et la noblesse de ses inclinations; mais si on laisse agir ses penchans, sans en réprimer l'impétuosité par la crainte, dans l'enfance, et par la persuasion, dans un âge plus avancé; cette ardeur, qui pouvait tourner à son avantage, causera sa perte.

Alfred. — Je vois, maman, que le bonheur de toute notre vie dépend de nos premières années. Quels ne doivent donc pas être notre amour et notre reconnaissance pour nos parens, lorsqu'ils dirigent nos pas vers le bien!

Athénaïs.—Mon frère, de tels

parens sont une faveur du ciel, nous devons remercier Dieu chaque jour du présent qu'il nous a fait, et le prier de nous conserver notre bonne mère.

Madame de Verseuil. — Il faut aussi, ma fille, prier ce Dieu puissant de vous donner les grâces qui vous sont nécessaires pour suivre les conseils de vos amis; car, de vous-même, vous ne pouvez rien. Si vous avez le désir bien sincère de suivre le chemin de la perfection, vous écouterez Dieu qui vous parle au fond du cœur.

Athénaïs. — Comment connaîtrai-je que Dieu me parle, chère maman?

Madame de Verseuil. — En

écoutant votre conscience. Lorsque vous faites une action louable, que vous remplissez un devoir, vous êtes satisfaite de vous-même : ce contentement intérieur, la plus douce récompense que vous puissiez obtenir, vous avertit que Dieu, qui vous a inspirée, vous tient compte de votre obéissance; si, au contraire, vous faites une faute volontairement, vous perdez le repos, vous êtes agitée par la crainte d'avoir des reproches, vous n'êtes plus heureuse; Dieu, à qui vous avez résisté, vous fait sentir le remords; c'est ainsi qu'il vous rappelle à lui : malheur à vous, si vous ne l'écoutez pas, en rentrant en

vous-même, et en vous corrigeant de vos défauts.

Athénaïs. — Maman, je vous promets d'interroger ma conscience toutes les fois que je serai tentée de manquer à mes devoirs. Mais dites-moi, chère maman, que m'arriverait-il si je méprisais la voix de Dieu, qui m'invite à me bien conduire.

Madame de Verseuil. — Mon enfant, Dieu vous rejetterait loin de lui ; il vous livrerait à vos passions, qui sont vos ennemis les plus redoutables ; vous tomberiez, de chute en chute, dans les plus affreux désordres......

Athénaïs. (*Elle se jette à ge-*

noux en joignant les mains). — Mon Dieu ! ne détournez pas votre vue de dessus moi, je vous en conjure ! Faites-moi la grâce de ne jamais abandonner la vertu !

Madame de Verseuil. (*Elle la relève et l'embrasse ; des larmes roulent dans ses yeux*). — Aime toujours Dieu et ta mère, ma fille, et le ciel te bénira ! Dieu a dit lui-même : *Celui qui honore son père et sa mère vivra longuement sur la terre.* Remplir les commandemens du Seigneur, c'est l'aimer ; car le véritable amour de Dieu consiste dans la pratique de la vertu.

Eugène, ou le bon petit garçon.

Eugène se fit aimer étant au berceau ; ses premiers gestes furent des caresses. A peine bégayait-il le doux nom de *maman*, qu'il montra pour sa bonne mère un attachement très-vif ; lorsqu'elle s'éloignait de lui pour quelques instans, ses larmes exprimaient sa douleur ; il laissait paraître, en la voyant, une joie extrême. Son père fut une des premières personnes qu'il distingua ; la bonne maman vint ensuite, puis le bon papa. Eugène sut aimer avant de savoir parler. Sa *bonne* devint aussi pour lui un objet de préférence ; lorsqu'on voulait

le punir, on le menaçait de la lui ôter. Un jour que cet enfant lui faisait plus de caresses encore que de coutume, quelqu'un lui dit par malice : Quand vous serez grand, votre *bonne* s'en ira malgré vous. L'enfant, blessé au cœur, se mit dans une violente colère ; il s'écria, en versant un torrent de larmes : Je ne veux pas grandir !...... ce qui amusa beaucoup son père et sa mère.

Fils unique, beau, aimable, caressant, Eugène était les délices de sa famille. Lorsqu'il faisait quelque étourderie, on le reprenait avec douceur, il ne subissait presque jamais de pénitence. Cette bonté venait sans

doute de l'extrême tendresse que ses parens avaient pour lui ; mais il la devait aussi à sa franchise. Eugène ne mentait point ; lorsqu'il était coupable de quelque faute, il l'avouait sans détour ; souvent même il venait timidement en faire l'aveu, sans y être forcé : sa soumission et son repentir désarmaient ses parens, et on lui pardonnait ses torts.

L'amour filial rappelait à Eugène ses devoirs : sitôt qu'il était éveillé, il offrait son cœur à Dieu, puis il courait embrasser son père et sa mère. Lorsqu'il commença à lire, on n'eut pas besoin de prendre un ton d'autorité pour lui donner sa leçon ; il suffisait de lui dire : Eugène,

si tu lis bien, tu feras plaisir à ton papa et à ta maman : Eugène, alors, prenait son livre comme un homme, et un baiser de sa mère le récompensait de sa docilité.

Il était déjà grand, lorque un jour son père lui donna des vers à apprendre. Dans le même moment un de ses camarades vint le chercher pour jouer. Eugène, sans parler, lui fit signe de sortir, et il lui montra son livre. Le petit ami insista; Eugène ne l'écouta point : « Va's-t-en, lui dit-il ; si je ne savais pas ma leçon, mon papa serait fâché contre moi, et je ne jouerais pas de bon cœur. » Ayant dit ces paroles, il s'enferma aux ver-

rous, et il n'ouvrit la porte que lorsqu'il eût rempli ses devoirs.

Comme cet aimable enfant se livrait à l'étude de bonne grâce, pour se rendre agréable aux auteurs de ses jours, de même il ne laissait échapper aucune occasion de leur prouver qu'il les aimait véritablement. Dans la crainte de leur faire du chagrin ou de les rendre malades, il leur obéissait à la première parole; on ne lui voyait point de caprice, point d'entêtement; il évitait de faire du bruit dans la maison, et de se rendre importun; il savait que les jeux bruyans de la jeunesse sont insupportables aux grandes personnes. Un ami de sa famille

lui donna un tambour; Eugène voulut le porter chez sa bonne maman, qui le gâtait un peu; elle était souffrante ce jour-là; elle le pria, en l'embrassant, de ne pas lui faire mal à la tête; Eugène, trompé dans ses plus douces espérances, fit cependant céder son amour pour le jeu à son amitié pour sa bonne maman; il renvoya chez lui son tambour, et il tint compagnie à la chère malade, comme aurait pu faire son papa lui-même.

C'est par cette conduite, commandée par la nature, qu'Eugène se faisait chérir de tout le monde; il agissait toujours d'après son cœur, qui était sensible et bon : son sincère attache-

ment pour son père et pour sa mère le porta à suivre leur exemple, et à mettre leurs conseils en pratique.

Le temps étant venu d'être mis en pension, il versa bien des larmes, mais il se soumit. Son maître remplaçait ses parens; il mit tous ses soins à le contenter, et bientôt il l'aima comme un second père. L'instituteur le traita comme son fils : *Aimez, on vous aimera.* C'est cette réciprocité d'affection qui fait le charme de l'existence.

Eugène se distingua dans ses études; il devint le premier de sa classe, et l'ami de ses camarades, chose assez rare; mais il n'est rien d'impossible à celui

qui met son bonheur à se faire aimer.

Connais-tu cet Eugène, mon Alfred? demanda à son fils madame de Verseuil en finissant ce portrait.

Alfred. — Il me semble que c'est Eugène de Saint-Amour, d'une humeur si attrayante, d'une prévenance qui enchante, et d'une complaisance qui ne se lasse jamais. Me trompé-je, maman?

Madame de Verseuil. — Tu as deviné juste : c'est l'aimable Saint-Amour que j'ai voulu peindre ; c'est ce modèle de politesse et d'affabilité que j'ai pris, dans sa tendre enfance, pour te le faire voir doué en

naissant des qualités qui le rendent si cher à ceux qui le connaissent.

Athénaïs. — Je vois Eugène tel que vous l'avez dépeint, chère maman ; mais je ne trouve pas qu'il soit tant à louer pour cela, puisque la nature a tout fait, et qu'il ne se donne aucune peine pour être doux, caressant, d'un caractère égal et d'une humeur agréable.

Madame de Verseuil. — Tu es difficile, ma chère petite ; cependant je ne puis qu'applaudir à ta réflexion. Ne nous arrêtons pas au plus ou moins de mérite d'Eugène ; convenons que la nature l'a favorisé, mais n'en aimons pas moins ses qua-

lités attachantes, dont les effets tournent autant à l'avantage des autres qu'au sien propre. Si nous ne pouvons pas lui ressembler tout-à-fait, faisons au moins tout notre possible pour l'imiter.

Alfred. — Il y a des circonstances où cela est difficile... On n'est pas toujours maître de faire tout ce qu'on voudrait... Il faut avoir, comme Eugène, une douceur inaltérable, pour ne pas s'oublier quelquefois.

Madame de Verseuil. — L'éducation corrige les défauts du caractère; elle apprend à réprimer l'impétuosité d'un premier mouvement. Une personne bien élevée s'observe, se respecte; elle ne dit rien, ne fait rien qui

déplaise; elle cherche, au contraire, en toute occasion, à se rendre agréable par des paroles obligeantes, des égards, des prévenances, selon l'âge, la qualité et le rang de chacun. La bonne éducation ne tolère ni les brusqueries, parées du beau nom de vivacité, ni les vérités dures, que de certaines gens nomment franchise, et qu'un homme d'esprit appelle à juste titre une *impertinence*. Il n'est pas donné à tout le monde d'être beau, spirituel, d'avoir des talens; mais tous les hommes doivent être humains. Celui qui a l'amour de ses frères, la *charité*, n'est pas loin de posséder toutes les vertus. *La charité*, dit saint

Paul, *est patiente, douce, bienfaisante;* c'est un feu divin qui embrase le cœur, et qui ne trouve d'aliment que dans le bien qu'elle fait. Cette vertu, qui égale l'homme aux esprits célestes, le fait estimer et chérir de ses semblables. C'est ainsi que l'on trouve dans l'accomplissement des préceptes religieux, non-seulement les moyens de faire son salut, mais encore la source de mille délices dans cette vie passagère. Selon moi, il n'y a pas de satisfaction plus douce que celle d'une bienveillance générale : on ne peut l'obtenir qu'en s'étudiant à se rendre agréable, par un extérieur prévenant, et par tous

les bons offices qui dépendent de soi. C'est ce commerce de procédés, d'indulgence, de politesse affectueuse, qui rend si étroite l'union des familles et celle des amis; sans ces égards mutuels, tous les liens de la société seraient rompus.

Athénaïs. — Pour être poli, il ne faut dire que des choses obligeantes; mais, lorsqu'on ne les pense pas, on devient faux, et c'est fort mal : vous nous avez appris, ma petite maman, que la flatterie est indigne d'une personne honnête.

Madame de Verseuil. — Ma chère, établir en précepte qu'on ne doit jamais prononcer une parole qui blesse, ce n'est pas

conseiller de dire une chose fausse ou d'être flatteur ; supprimer une vérité choquante, dire à propos quelque chose d'aimable, n'est point de la flatterie : la flatterie loue les défauts et même les vices, qu'elle transforme en qualités louables ; elle établit son empire sur les passions ; elle élève son idole pour l'avilir : la flatterie, ainsi que les *harpies* de la fable, corrompt tout ce qu'elle touche. Un homme de mérite ne sera jamais un flatteur, sans doute ; mais il rendra justice aux qualités éminentes ; il louera ce qui est bien, par sentiment d'abord, ensuite pour exciter l'émulation, pour encourager à la

pratique de la vertu. L'homme aimable louera aussi, et sans se déprécier, les grâces de l'esprit, les talens véritables, même les dons de la nature; il saura se taire sur les défauts; il feindra de n'avoir pas remarqué un ridicule; il montrera toujours sur sa figure un air de bienveillance, qui, en s'interprétant d'une manière favorable, lui conciliera l'affection de tout le monde, sans nuire à l'estime qu'on aura pour lui.

Alfred.—J'entends : pour ne pas déplaire, il faut garder beaucoup de choses pour soi. Je sais bien que, si l'on disait tout ce qu'on pense, on ne serait pas souvent écouté avec plaisir.

Madame de Verseuil. — Tu as raison, mon ami; tu peux te convaincre de cette vérité en faisant un retour sur toi-même, car je suppose que tu n'as pas la prétention d'être parfait. Comment trouverais-tu quelqu'un qui te dirait crument tous tes défauts? Ces ménagemens, ces égards, que la bonne éducation et la religion même commandent aux autres par rapport à toi, tu dois les avoir pour eux. Indulgence et bienveillance, heureux résultats de la bonté du cœur, voilà tout le secret de la conduite d'un homme en société.

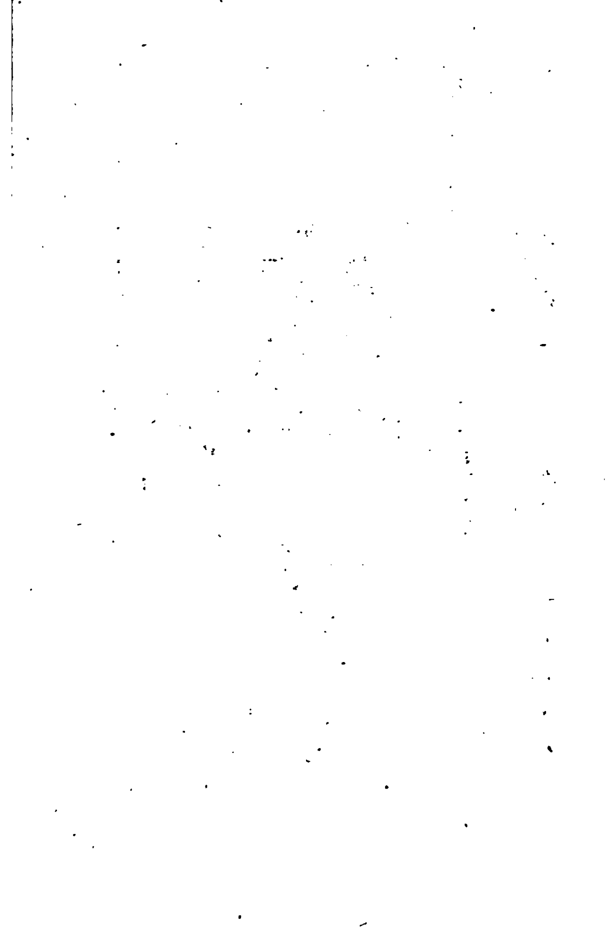
Entêtement.

Athénaïs aimait sa mère avec idolâtrie : elle mettait son bonheur à lui plaire ; elle évitait avec le plus grand soin jusqu'aux moindres bagatelles qui auraient pu diminuer son affection. Elle savait qu'un enfant n'a d'autre moyen de prouver son amour à son père et à sa mère, que d'être attentif à leurs conseils et d'en profiter ; aussi, rien n'égalait sa docilité, sa soumission ; elle volait au-devant des désirs de sa mère, et lui obéissait avec gaieté et promptitude.

Un jour cependant, jour fatal ! Athénaïs, si douce, si sou-



Oh! maman! maman! me pardonnez vous?



mise, osa avoir une volonté, que son amour-propre changea en entêtement, puis en obstination. Madame de Verseuil lui donna à faire un dessin nouveau; Athénaïs lui dit qu'il était trop difficile, et que jamais elle n'en viendrait à bout. —Essayez, ma fille, répondit madame de Verseuil. — Maman, je vous assure que c'est du temps et du papier perdus; je ferai mieux de ne pas l'entreprendre. — Croyez-vous, ma chère petite, que je vous aurais donné ce dessin si vous n'eussiez pas été capable de le faire? — Maman, vous avez trop bonne opinion de moi. — Cela peut être; car je ne m'attendais pas que ma fille,

jusqu'à présent remplie de défé-rence pour sa mère, voudrait aujourd'hui lui résister. — Maman, je me ferai toujours un devoir de vous obéir, je vous représente seulement que ce dessin est trop compliqué, et qu'il est trop savant pour moi. — Essayez au moins, ma fille : c'est ainsi qu'on montre de l'obéissance! En achevant ces mots, prononcés d'un air froid, madame de Verseuil passa dans son cabinet pour écrire des lettres ; elle laissa Athénaïs dans sa chambre.

La petite fille fut tout étonnée du départ de sa mère; elle prit de l'humeur : au lieu de se mettre à l'ouvrage, et de com-

mencer son dessin, elle s'amusa à lire des fables. Alfred, témoin de ce débat, la conjura en vain d'obéir à sa mère : « Je ne peux » pas. » Ce fut toute la réponse qu'il en eut.

Lorsque madame de Verseuil eut achevé ses lettres, elle trouva sa fille un livre à la main. Une telle opiniâtreté blessa d'autant plus cette dame, que jusqu'alors elle n'avait vu dans ses enfans qu'amour et respect. Pour éviter que cette scène se renouvelât, elle sentit la nécessité de ne point montrer de faiblesse. Elle s'approcha du porte-feuille d'Athénaïs, en prit le dessin, et dit froidement : « Il est deux » heures; nous dînons à quatre;

» ce dessin peut être esquissé. »
Ensuite elle prit Alfred par le bras, et l'emmena avec elle dans le salon.

Restée ainsi toute seule, Athénaïs pleura amèrement : son cœur souffrait de l'abandon de sa mère ; elle la trouvait injuste, inhumaine ! l'orgueil, qui offusquait sa raison, l'empêchait de reconnaître sa faute et de la réparer : elle passa dans les larmes ces deux heures qu'elle aurait pu employer utilement à l'ouvrage, et qui l'eussent amenée à rentrer dans le devoir. Le travail calme les sens et distrait l'esprit; peu à peu la raison se fait entendre, la réflexion la suit ; on revient à

des idées plus saines, et on finit enfin par se réconcilier avec la sagesse.

A quatre heures, madame de Verseuil ouvrit la porte de sa chambre pour appeler Athénaïs, elle la vit à genoux par terre, penchée sur un fauteuil, la figure cachée dans ses mains. Madame de Verseuil la releva; elle fut effrayée en voyant les yeux de sa fille gonflés de larmes, ses joues rouges comme le feu, et tous les symptômes de la fièvre. L'excellente mère oublia alors qu'Athénaïs, par son entêtement, s'était attirée cette peine, elle s'accusa des souffrances de sa fille, la prit sur elle, l'enveloppa d'un grand

schall; et la tint pressée sur son cœur avec l'expression de la plus vive tendresse. Le dîner était servi; vainement on avertit madame de Verseuil de se mettre à table; Alfred fut le seul qui put manger.

On coucha Athénaïs. Sa mère resta auprès d'elle triste, abattue, elle pressait de ses deux mains la main brûlante de son enfant; elle cherchait dans ses regards de quoi se rassurer contre les craintes affreuses qui venaient l'assaillir.

Les soins touchans, les caresses passionnées, les tendres alarmes de la meilleure des mères n'avaient pas été perdus pour Athénaïs; émue jusqu'au

fond de l'âme, de tant de bonté, elle sentit naître le remords de sa faute. Tout à coup, elle saisit la main de sa maman et la porte à ses lèvres; elle veut parler, ses sanglots la suffoquent. Surprise de l'agitation de sa fille, madame de Verseuil se lève avec effroi, elle l'embrasse, et lui demande quel est le sujet de ses larmes? « Oh! maman! maman! s'écrie Athénaïs, me pardonnez-vous? — Oui, mon enfant, répond cette bonne mère hors d'elle-même: et la couvrant de baisers, calme-toi, ma chère petite, je t'en conjure! — Maman! vous si bonne, si tendre pour votre petite fille! et j'ai pu vous déso-

béir, vous affliger! oh! maman! pardonnez-le-moi; j'en suis bien punie; votre bonté m'accable.

Madame de Verneuil recueillait alors le prix de tous ses soins; son cœur était inondé d'une joie pure et délicieuse; elle retrouvait la fille qu'elle avait formée et qu'elle avait craint un moment de perdre. Elle pria cette chère enfant de modérer sa sensibilité; elle l'assura qu'elle ne pensait plus à la scène du matin, qu'elle l'attribuait à un petit mouvement d'amour-propre, plutôt qu'à la volonté de lui désobéir. Athénaïs se sentit soulagée par cette explication qui la rendait

moins coupable à ses propres yeux.

Sur ces entrefaites, le médecin, qu'on avait fait appeler, entra pour visiter la petite malade. Il lui tâta le pouls et tranquillisa madame de Verseuil en déclarant que la fièvre, n'étant causée que par une vive agitation, n'aurait pas de suite, qu'une bonne nuit suffirait pour la guérir.

Effectivement, le lendemain Athénaïs se portait à merveille. Elle voulut dessiner, mais sa mère ne le permit pas. Ce jour tout entier fut donné à la récréation. On fit, par extraordinaire, une petite partie de campagne.

Les enfans ayant repris leurs occupations, Athénaïs fit ce dessin, objet de tant de douleur; et, pour le triomphe de madame de Verseuil, ainsi que de toutes les mères, elle s'en acquitta supérieurement. Elle l'apporta à sa mère avec une gaieté qui était d'heureux présage : « Maman, lui dit-elle, le désir de vous plaire m'a fait vaincre les difficultés de l'ouvrage; il a aussi doublé mon talent. » Pour toute réponse, madame de Verseuil l'embrassa.

Si cette dame n'eût pas craint de renouveler d'anciens souvenirs, elle aurait dit à sa fille :
» Le motif très-louable qui
» vous a dirigée aujourd'hui

» devait exister hier; les diffi-
» cultés de l'ouvrage, vaincues
» par d'heureux efforts, n'é-
» taient donc pas invincibles;
» votre mère le savait; c'est
» pourquoi elle vous avait don-
» né ce dessin à faire. A pré-
» sent que vos dispositions
» sont favorables, que vous
» vous mettez de bonne grâce
» au travail, vous réussissez;
» preuve certaine que votre
» mère connaissait vos moyens,
» et qu'elle ne vous demandait
» pas une chose injuste. » Ces
réflexions n'échappèrent pas au
frère d'Athénaïs; il profita du
premier moment d'absence que
fit sa soeur, pour dire à sa mère
ce qu'il en pensait.

Alfred. — Maman, il me vient une pensée ; permettez que je vous la soumette : la désobéissance d'un enfant n'est produite que par un sentiment d'orgueil, qui le porte à suivre sa propre volonté et à secouer le joug de son père et de sa mère ; mais ce même orgueil éprouve une cruelle mortification lorsque, forcé de rentrer dans le devoir, l'enfant s'aperçoit qu'il n'a fait que des sottises.

Madame de Verseuil. — Tu as raison, mon ami. En suivant ta pensée, on pourrait lui donner une grande étendue. Ne nous arrêtons pour le moment qu'à la nécessité de l'obéissance : qui doit obéir ? La

faiblesse et l'ignorance; qui doit commander? La force et les lumières. Donc, pour leur propre intérêt les enfans doivent être dociles, supposé que les sentimens d'attachement et de reconnaissance, si puissans dans les belles âmes, et qui leur en font un besoin, ne leur suffisent pas. La résistance à l'autorité paternelle amène la punition : voilà le résultat et le fruit de l'entêtement. Il est bien plus humiliant d'être convaincu d'une faute, et châtié, que de se soumettre volontairement à son père ou à sa mère, dont les ordres sont toujours adoucis par la tendresse.

Frédéric, ou le friand puni par la satiété.

Alfred et Athénaïs furent à la campagne. Ayant obtenu la permission de cueillir des fruits dans un jardin, ils en mangèrent à l'excès. Leur mère les avertissait d'être prudens; elle leur prédisait qu'ils se rendraient malades, mais ils ne tinrent aucun compte de ses avis; de temps en temps ils se dérobaient à sa surveillance pour satisfaire leur gourmandise, et s'en donner, comme on dit : *A cœur joie*... Bientôt ils éprouvèrent du malaise, et ils se repentirent de ne pas avoir écouté leur maman.

Ce n'était pas la première fois qu'Alfred et Athénaïs avaient désobéi à leur mère en de pareilles circonstances; ce n'était pas non plus la première fois que Dieu les en avait punis; mais lorsqu'ils se portaient bien, ils oubliaient leurs souffrances passées ainsi que les avis d'une mère sage et prévoyante, et ils retombaient dans les mêmes fautes.

Cette fois ils furent tellement incommodés, qu'il fallut les mettre au lit. Pendant qu'ils faisaient diète, buvaient de l'eau chaude et s'ennuyaient à périr, les huit jours qu'ils devaient passer dans cette belle terre s'écoulaient; ils ne purent jouir de

la promenade non plus que de la société de plusieurs enfans, qui arrivèrent dans le château, et dont ils entendaient les jeux bruyans. En vain la rose, le jasmin, le chèvre-feuille, leur envoyaient le tribut de leur odeur balsamique, en vain les petits oiseaux les invitaient par leur ramage à sortir de leur chambre ; ils ne pouvaient ni cueillir des fleurs, ni courir dans les bosquets ; enchaînés dans le lit par la fièvre, ils regrettaient amèrement de s'être laissé aller à leur intempérance !... Mais c'était un mal sans remède : il fallait prendre patience, et, s'il était possible, profiter de cette dure leçon

pour ne plus s'exposer aux mêmes désagrémens. Madame de Verseuil lut dans leur âme; elle ne voulut pas aggraver leurs maux par des reproches, mais elle prit un biais pour leur faire sentir les avantages de l'obéissance, et les convaincre en même temps qu'un père et une mère ne défendent jamais rien par caprice, et qu'ils n'ont en vue que d'épargner des peines à leurs enfans. S'étant assise auprès d'eux avec son ouvrage, elle leur raconta l'histoire suivante :

« Frédéric, âgé de six ans, fils de M. Dubourg, avait un goût excessif pour les sucreries; il mangeait les bonbons à poignées; aux heures des repas,

quelle que fût la vigilance des domestiques, il trouvait toujours le moyen d'escamoter un gros morceau de sucre, qu'il croquait bien vite de peur de se le voir prendre; car son papa s'avisait assez souvent de visiter ses poches.

A force de manger du sucre, Frédéric avait les dents noires d'une telle sorte que cela faisait trembler, et tout le monde en connaissait la cause, de manière qu'on l'avait surnommé *le Friand*. M. Dubourg mit tout en usage pour lui faire perdre ce défaut; mais ses peines furent inutiles, d'autant plus qu'à l'âge de Frédéric la raison ne peut pas encore se faire entendre.

Un enfant soumis eût obéi à son père sans examen, et il s'en fût bien trouvé; Frédéric, au contraire, indocile, entêté, comme la plupart des petits garçons, prit à tâche de lui résister; il crut, faible enfant, l'emporter sur son père!... et il en fut puni.

Fatigué de gronder, de corriger le friand et mutin petit garçon, M. Dubourg imagina un moyen infaillible pour le dégoûter du sucre, ce fut de l'en rassasier. Il lui dit un jour : « Je vois, mon fils, que votre passion pour le sucre est insurmontable; la preuve en est que, pour vous satisfaire sur ce point, vous bravez les corrections et

jusqu'à ma colère, je cède donc : la nature, plus forte que moi, me le commande : sans doute cet aliment est utile à vôtre santé. Dans cette persuasion, je me décide à en faire mettre dans tous les mets qu'on vous servira : je vais donner des ordres en conséquence. »

A cette déclaration, la surprise de Frédéric ne peut s'exprimer. Il crut d'abord que son papa se moquait de lui ; et il baissa les yeux sans répondre. Mais à l'heure du dîner, il s'aperçut avec une joie extrême que M. Dubourg avait parlé sérieusement : on mit devant lui du vermicelle au sucre, une omelette au sucre ; des épinards

au sucre; au dessert, on lui donna une crême très-sucrée, des confitures et des bonbons. Quel délicieux repas! Jamais Frédéric n'en avait fait un semblable !... Le soir, il eut une bouillie bien sucrée. Le lendemain matin, il déjeuna avec du chocolat, vers deux heures on lui apporta des biscuits. Le dîner ressembla, pour le sucre, à celui de la veille, ainsi que le souper. Pendant à peu près huit jours, Frédéric fut insatiable; il dévorait des yeux ce qu'on lui servait. Au bout de quinze jours, on remarqua qu'il mangeait plus de pain qu'à l'ordinaire, et qu'il laissait sur son assiette une partie de ces mets dont il

étaitsi avide auparavant. M. Dubourg ne parut pas s'en apercevoir.

Rassasié de sucre, Frédéric eût bien voulu avoir des plats destinés pour son père et pour les autres personnes qui étaient à table, mais il n'osait pas en demander; dans cet embarras, il mangeait son pain sec, sans plus toucher aux mets remplis de sucre, qui, alors lui faisaient mal au cœur. Le malin papa continuait à faire l'aveugle. Cependant, contre l'ordinaire, on plaça le sucrier, plein jusqu'au comble, fort près de Frédéric, qui le regarda avec une parfaite indifférence. Alors son père lui offrit une poire et quel-

ques noix, qu'il prit avec bien de la joie, et dont il fit son dîner. Pendant plus de huit jours, Frédéric vécut ainsi de végétaux, bien qu'il fût entouré de mets très-succulens, dans lesquels on ne mettait plus de sucre; mais le pauvre petit l'ignorait... Il était comme *Tantale* au milieu des eaux.

Enfin M. Dubourg voulut bien s'apercevoir que son fils ne mangeait qu'au dessert; il parut aussi apprendre en ce moment que Frédéric se contentait le soir et le matin d'un morceau de pain sec : Pourquoi donc, mon fils, lui dit-il, vous condamnez-vous à ce régime austère? de quel péché faites-vous

pénitence? Quoi! vous avez ce que vous aimez le mieux au monde, des mets sucrés à discrétion, et vous préférez du pain sec!...—Mon papa, répondit Frédéric, tout honteux, je n'aime plus le sucre!... M. Dubourg sourit : il avait atteint son but.

C'est ainsi, mes enfans, dit en finissant madame de Verseuil, que la *satiété*, ou trop grande abondance, rend insipides les choses que l'on aime le mieux, comme celles qui paraissent le plus faites pour être enviées. La véritable jouissance gît dans la modération : *assez et rien de trop*, c'est la devise du sage. La satiété ôte

l'appétit au riche, en lui offrant une table trop somptueuse; elle lui fait trouver l'ennui où il cherche le plaisir, qui ne se rencontre qu'à la suite du travail. On dit aussi, avec raison, la satiété des richesses, des honneurs; on pourrait dire de même la fatigue des richesses, des honneurs; car celui qui ne désire plus rien, n'est sensible qu'aux inconvéniens inséparables de sa brillante situation.

Remarquez, mes enfans, avec quel soin nous cherchons à vous rendre heureux. Il serait facile d'user tout ce qui peut vous plaire de la recette de

M. Dubourg; vous n'auriez plus de fantaisies; vous ne seriez plus gourmands; mais aussi vous ne mangeriez plus rien avec plaisir. Vos père et mère ne veulent pas vous punir avec tant de sévérité, ils empêchent, il est vrai, que vous n'abusiez des choses qui peuvent vous faire du mal; mais ils ne vous en privent pas; ils ne vous en rassasient pas; s'ils s'opposent quelquefois à vos désirs, c'est pour votre bien; ils craignent pour votre santé qui leur est plus chère que la leur. Rendez enfin justice aux auteurs de vos jours; soyez obéissans; abandonnez-vous à leur prudence;

donnez-leur cette preuve de votre respect, de votre amour : c'est vous seuls qui en recueillerez le fruit. . . . .

Athénaïs : (Elle saisit la main de sa mère, et la couvre de baisers.) — Pardon, pardon, bonne, chère maman! nous n'avons jamais eu la volonté de vous déplaire; oubliez notre faute, nous n'y retomberons plus.

Alfred. — Que maman nous accuse de gourmandise, elle aura raison; mais qu'elle ne croie pas que nous méprisions ses ordres! cette idée me fait plus de mal que les poires que j'ai mangées.

Madame de Verseuil : (Elle embrasse ses enfans.) Que tout

soit oublié; le temps et la raison feront des miracles.

Adèle, ou la mère sévère.

Une tendresse éclairée n'a rien de commun avec la faiblesse. Celle-là, sévère quelquefois, a toujours en vue l'avantage des enfans, même pour l'avenir; tandis que celle-ci, qui paraît si douce pour celui qui en est l'objet, et si facile à celui qui s'y laisse aller, montre plutôt un manque d'énergie, un défaut de prévoyance, qu'un véritable attachement : elle peut être très-funeste aux enfans.

Madame de Verseuil aimait les siens bien plus qu'elle-mê-

me ; elle leur en donnait des preuves en se dévouant pour eux depuis leur naissance, en veillant sans relâche à leur santé, à leur éducation, en tenant sans cesse les yeux ouverts sur leurs défauts, qu'elle réprimait ou corrigeait aussitôt qu'ils commençaient à paraître.

Afin de rendre sa tâche moins pénible, et de se faire écouter, elle tenait son fils et sa fille dans le respect qu'ils devaient avoir : elle ne souffrait pas qu'ils la tutoyassent, parce que cette familiarité, dont les enfans abusent, les porte à ne mettre aucune distance entre leurs parens et eux ; que dès leur bas âge ils s'habituent à leur parler avec un

ton leste, contraire à toute bien-séance, et à se comporter envers eux comme avec des camarades.

Douce, patiente, affectueuse dans toute sa conduite, madame de Verseuil évitait ces caresses répétées, qui donnent aux enfans tant d'empire sur une mère, en leur faisant connaître sa faiblesse; elle réservait les preuves de son amour passionné pour les circonstances importantes; aussi, ce témoignage flatteur de leur docilité était-il la récompense la plus agréable que pussent recevoir ces aimables enfans; on leur entendait dire avec une sorte d'orgueil : Maman m'a embrassé! maman est contente de moi!

Un jour, une ouvrière, nommée madame Benoît, rapporta une robe à madame de Verseuil : sa fille l'accompagnait. Julie, âgée de dix ans, était gentille ; elle fut fêtée, caressée. Madame Benoît étant restée pour retoucher à son ouvrage, Julie donna mille preuves de sa mauvaise éducation : elle passa et repassa vingt fois devant madame de Verseuil, lui coupa la parole pour faire des questions indiscrètes. Lorsqu'elle vit qu'on ne l'écoutait pas, elle courut dans la chambre, toucha à tout ; elle s'approcha familièrement d'Athénaïs, et lui adressa la parole sans jamais dire *mademoiselle*. Elle s'empara des

jouets, et se disputa avec Alfred, dont la politesse ne se démentait pas; mais qui trouvait singulier qu'elle voulût tout avoir. Dans le même moment, la méchante petite fille lui arracha des mains, avec humeur, une jolie tasse de porcelaine et la cassa; Athénaïs, à qui la tasse appartenait, ne gronda pas Julie. Celle-ci, enhardie par la douceur de ces aimables enfans, fut si bruyante, que madame de Verneuil, malgré sa bonté, se vit contrainte de lui imposer silence.

Madame Benoît, qui gâtait sa fille et la trouvait parfaite, rougit de dépit de l'entendre gronder; elle l'appela pour qu'elle restât près d'elle; mais

Julie mécontente, lui répondit grossièrement ; ensuite elle prit un air boudeur et maussade, qui fit disparaître toutes ses grâces. De sorte qu'en moins d'une heure, elle changea en mal l'idée avantageuse qu'on avait prise au premier abord de ses aimables qualités, et qu'on la vit partir avec plaisir.

Madame Benoît fut remplacée par madame Aubert, marchande de soieries, que madame de Verseuil aimait beaucoup. Elle avait aussi amené une petite fille de neuf ans, nommée Adèle, qui était orpheline. Adèle ne venait pas dans un moment favorable, Julie avait laissé de fâcheuses impressions; cependant madame

de Verseuil lui dit des choses obligeantes, et elle l'envoya jouer avec ses enfans. Bien différente de Julie, Adèle était timide, douce et modeste; elle paraissait craindre d'être importune, attendait qu'on l'invitât à prendre part aux jeux des enfans, et elle ne touchait à rien. Sa réserve, sa politesse et son amabilité, charmèrent Alfred et Athénaïs; ils l'embrassèrent amicalement. Témoin de ce qui se passait, madame de Verseuil compara Adèle et Julie : je gagerais, dit-elle en elle-même, que celle-ci a été élevée par une mère sévère, tandis que l'autre n'a jamais fait que ses fantaisies. Pour savoir si ses con-

jectures se trouvaient justes, elle fit des questions sur Adèle; voici ce que madame Aubert lui apprit :

« Adèle est orpheline; elle n'a pas connu son père, sa mère vient de mourir. Veuve d'un capitaine plus brave que riche, madame Dolban fut obligée de travailler pour vivre. Elle n'avait point de domestique, de sorte que son ménage et les courses indispensables qu'il fallait qu'elle fît, prenant beaucoup sur sa journée, son gain, déjà fort modique, se réduisait à très-peu de chose : sa vie était un tissu de privations et de souffrances.

Au milieu de ce conflit de

peines, elle retira sa fille de nourrice. Femme vertueuse, madame Dolban ne pouvait être que bonne mère; mais le malheur l'avait aigrie : jamais un sourire n'effleurait ses lèvres; jamais un mouvement de tendresse ne lui faisait embrasser sa fille. La première enfance d'Adèle s'écoula sans qu'elle connût les complaisances pleines de charmes, et les caresses passionnées d'une mère; mais aussi elle ne pleurait point pour des bagatelles; elle n'avait pas de caprices : assise dans son petit fauteuil, ayant une chaise devant elle, où étaient ses joujoux, elle s'amusait des heures entières sans qu'on l'entendît,

et sa maman pouvait travailler.

» Adèle avait à peine cinq ans, que sa mère l'habituait à lui rendre de petits services. A six ans elle lui devint réellement utile : Adèle était déjà au fait du ménage ; elle rangeait, nettoyait, sans rien casser ; elle allait chez les marchands du voisinage acheter les provisions du jour, balayait la chambre, essuyait les meubles ; ensuite elle venait s'asseoir auprès de sa mère, avec son livre ou son ouvrage. Adèle, à sept ans, ne jouait point ; toutes ses heures étaient prises : elle se reposait en apprenant à lire. Lorsqu'elle mettait de la lenteur à quelque chose, un regard sévère l'aver-

tissait de son devoir; alors, sans proférer une parole, sans prendre un air boudeur, elle se hâtait d'achever promptement son ouvrage.

» Adèle était pour sa mère une compagne et une véritable amie; elle lisait dans ses yeux ce qui pouvait lui plaire, et la prévenait sur tout; elle évitait avec le même soin de la contrarier. Une douce parole la transportait de joie! Lorsqu'elle voyait sa maman contente, elle lui baisait les mains, pressait ses genoux avec amour, et lui témoignait de mille manières à quel point elle se trouvait heureuse d'avoir mérité son approbation. Mais ces instans si doux,

trop courts pour Adèle, fatiguaient sa mère, qui la repoussait avec froideur. La pauvre petite, toujours soumise, reprenait alors ses occupations avec sa sérénité ordinaire : elle ne savait qu'obéir à sa maman, c'était lui prouver son amour.

» Elevée ainsi seule, ne voyant, n'écoutant que sa mère, Adèle, qui ne pouvait pas faire de comparaison à son désavantage, ne se trouvait pas à plaindre. La sévérité de madame Dolban lui paraissait être le résultat de son autorité, d'autant plus qu'elle la voyait toujours juste. Pour l'adoucir elle mettait toute son étude à ne rien faire de répréhensible. Il fallait voir agir cette

aimable enfant pour apprécier ses efforts ; il fallait la surprendre grimpée sur une chaise pour atteindre à une pile d'assiettes, que ses petites mains pouvaient difficilement retenir, puis descendre, accablée sous le poids, déposer son fardeau et retourner en chercher un autre ; il fallait la suivre chez les pratiques de sa mère, bien loin de sa demeure : Adèle marche avec vitesse ; sa maman lui a défendu de s'amuser. Elle arrive en nage à la porte de la personne chez qui on l'envoie ; elle sonne doucement, salue avec respect et modestie, s'acquitte de sa commission avec intelligence, puis se hâte de revenir, bien qu'on

l'engage à rester par des paroles flatteuses, et des distractions agréables. Adèle sait que la satisfaction d'avoir rempli son devoir est préférable à tout.

» Lorsqu'Adèle eut huit ans, sa mère lui dit qu'une fille de son âge ne devait plus lui être à charge. Adèle eut sa tâche. L'argent qu'elle gagnait servait à l'habiller. Grave et silencieuse auprès de sa maman, la pauvre petite travaillait quelquefois quatre heures de suite sans lever les yeux, sans être distraite le moins du monde. C'est ainsi qu'il faut être, disait sa mère, si l'on veut se rendre habile; les *museurs* n'avancent point.

» Minée par les veilles et par

un travail opiniâtre, Madame Dolban tomba malade. Les premiers jours, sa fille lui tint lieu de garde; elle s'en acquitta avec zèle et capacité. Enfin, Dieu retira du monde cette respectable femme, qui n'avait vécu que pour souffrir. On croyait qu'Adèle, traitée si durement par sa mère, serait peu sensible à sa perte, on se trompa; sa douleur fut vive et profonde; au seul nom de sa mère, elle fond encore en larmes; elle ne la nomme que sa chère petite maman. Si quelqu'un se hasardait à lui trouver des torts, Adèle serait blessée jusqu'au fond de l'âme. »

« La charmante enfant! s'é-

cria madame de Verseuil, lorsque la marchande eut terminé son récit; c'est un véritable trésor pour vous, madame Aubert.
— Je l'avoue Madame, répondit la marchande, j'aime Adèle comme ma propre fille : intelligente, laborieuse, douce, soumise, depuis qu'elle est chez moi, elle ne m'a donné que des sujets de satisfaction. Adèle est très-obéissante; elle ne répond jamais, elle ne se permet aucune observation sur ce qu'on lui ordonne; elle ne trouve rien de difficile; elle est, de plus, sensible et attachée : la plus légère marque d'intérêt qu'on lui donne la comble de joie, elle en paraît pénétrée de reconnaissance; mais il fau-

drait avoir un bien mauvais cœur pour lui refuser les preuves d'affection qu'elle mérite à tous égards! »

Madame de Verseuil ayant appelé Adèle, lui fit plusieurs questions; elle prit plaisir à ses réponses pleines de sens, que son extrême timidité rendait toujours très-courtes. L'aimable Adèle fut invitée à venir quelquefois partager les jeux d'Athénaïs; on la combla d'éloges, on lui fit mille caresses. Cet accueil flatteur fut la récompense de sa conduite décente et polie, ainsi que de la bonne opinion que l'on avait prise de son caractère. Lorsqu'elle fut partie, Alfred et Athénaïs firent son éloge.

Madame de Verseuil leur répéta ce que madame Aubert lui avait dit, et la conversation s'engagea sur cette matière.

Athénaïs. — (*Elle paraît réfléchir*). — Oui, Adèle est fort gentille!.... elle s'est conduite ici comme une petite femme. Oh! j'aurai beaucoup de plaisir à la voir!... Mais cette dame Dolban était bien un peu sévère! Pauvre petite? ne jamais jouer! n'avoir jamais une caresse ni un sourire de sa mère!...

Madame de Verseuil. — Je t'ai dit, ma fille, que les chagrins de cette dame avaient changé son caractère, qu'ils avaient même détruit sa santé. Si de grandes infortunes et des

souvenirs amers affaiblissaient en elle les sentimens d'une douce bienveillance, et la portaient à la sévérité, elle ne manquait à aucun des devoirs que la nature et la religion imposent aux pères et aux mères envers leurs enfans; elle prenait soin de sa fille, lui donnait de bons principes, et la mettait en état de n'être déplacée nulle part, au cas que cette enfant eût le malheur de la perdre, comme cela est arrivé. Je dirai plus; par cette conduite austère, madame Dolban rendit un grand service à sa fille. Adèle n'a jamais connu les tendres caresses d'une mère, ainsi elle n'en sentit pas la privation; elle

s'était habituée, presque au berceau, à cette soumission que tout enfant devrait avoir pour ses supérieurs, et qui est si rare aujourd'hui. Destinée, comme sa mère, à vivre du travail de ses mains, à être chez les autres, Adèle recevait la seule éducation qui lui convînt. Formée aux soins du ménage, à l'économie; habituée au silence, à la retraite, à la modestie, au travail, et par conséquent à la pratique de toutes les vertus qu'une femme doit avoir, et qui sont nécessaires à une fille pauvre, Adèle eût été pour sa mère une compagne très-intéressante et très-utile; privée de sa mère, cette jeune personne sera encore

heureuse; une maison étrangère lui offrira les avantages dont elle a joui, peut-être de plus grands; ses qualités lui donneront des protecteurs; sa conduite lui préparera des jours heureux. J'ose assurer que toutes ces choses sont le résultat de son éducation sévère. Plût à Dieu que toutes les jeunes filles sans bien fussent élevées ainsi!...

La promenade.

Un jour, madame de Verseuil partit à pied avec ses enfans, pour aller faire un tour de promenade dans un jardin public. En passant devant une lingère, Athénaïs remarqua une petite

fille qui festonnait assise à la porte; elle la montra à sa maman. Madame de Verseuil entra à dessein dans la boutique, et elle acheta quelques bagatelles. Alors Athénaïs s'approcha de la petite fille, elle l'embrassa en examinant son ouvrage.—Comment vous nommez-vous, mademoiselle? — On m'appelle Cornélie. — Cornélie, vous êtes bien aimable! — Et vous bien bonne, mademoiselle. — Vous apprenez donc à festonner? — Oh! il y a long-temps que je festonne! je fais une aune de feston par jour. — Une aune! Quel âge avez-vous? — J'ai sept ans. — Une aune de feston par jour à sept ans!... Pour qui est

ce feston? — C'est pour la vente. — Quoi! vous gagnez déjà? — Oui, mademoiselle; maman amasse l'argent de mon ouvrage, et, lorsqu'il y en aura suffisamment, elle m'achetera une robe.

Étonnée et charmée, Athénaïs courut à sa mère, elle lui raconta ce que l'incomparable Cornélie venait de lui dire. La marchande glorieuse de sa fille, ajouta plusieurs choses à la louange de l'enfant. Cornélie reçut d'un air modeste les complimens flatteurs de ces dames. Athénaïs, forcée de la quitter, s'en éloigna à regret.

Arrivée dans le jardin, où il y avait beaucoup de monde,

l'aimable famille eut de la peine à percer la foule. Une troupe de polissons s'éparpillaient dans les allées, passant en courant devant les promeneurs, barraient le chemin tout à coup, et heurtaient quelquefois avec danger la vieillesse et l'enfance. Ici les balles menaçaient la tête, là les cris assourdissaient... La charmante chose, dit madame de Verseuil en regardant Alfred, que de se trouver parmi cette petite canaille !... Devrait-on s'attendre à rencontrer dans un jardin ces plaisirs bruyans, qui ne sont tolérables qu'en pleine campagne !

Echappées, comme par miracle, aux *gentillesses* des jeunes

gens qui jouent dans les promenades, nos dames se retirèrent à l'écart, prirent des chaises et s'assirent. Un moment après, un homme de fort bonne mine, avec deux jolies petites filles, se plaça à quelque distance; il ordonna à la plus jeune de ses filles, de danser la *gavotte*; d'abord elle hésita, elle regardait madame de Verseuil. Son père ayant répété l'ordre, elle dansa les larmes dans les yeux, mais avec grâce et le sourire sur les lèvres. Lorsqu'elle eut fini, le père ordonna à sa sœur de chanter; aussitôt elle chanta. Athénaïs restait en extase.
« Que vous êtes heureux, monsieur, dit alors madame de

Verseuil à l'inconnu ; mesdemoiselles vos filles ajoutent à des talens enchanteurs une docilité, une obéissance bien rares aujourd'hui ! Madame, répondit l'inconnu, j'ai fait tous mes efforts pour éviter ce qui me déplaît souverainement dans les autres, la faiblesse. Je ne rencontre que des hommes, à barbe grise, esclaves de petits despotes en lisières : c'est renverser l'ordre de la nature : si nos enfans nous mènent n'ayant pas l'âge de raison, ils se croiront en droit de nous mépriser lorsqu'ils seront hors de notre pouvoir. »

Cet homme de bon sens fut remplacé par un groupe de

marmots qui jouaient avec une sauterelle. Alfred et Athénaïs s'approchèrent pour l'examiner.

Alfred. — Vous lui avez cassé une patte! remettez-la dans l'herbe.

Athénaïs. — Vous allez l'étouffer, en la tenant dans vos doigts, elle va mourir! Les enfans s'arrêtent, ils l'écoutent. — Paul, dit une très-petite fille, mets cette petite bête dans l'herbe; vois-tu, elle a mal à la patte!.. Oui, ma Lilie, répond Paul; va, je ne veux pas lui faire de mal! ce n'est pas bien de tourmenter les animaux. Dans le même moment, un méchant garçon s'approche

avec un gros chien, et tue la sauterelle d'un coup de pied... Les enfans le regardent d'un air de reproche, ensuite ils se séparent et s'éloignent.

Alfred. — Peut-on avoir le cœur si dur, que de tuer une pauvre petite bête pour le seul plaisir de faire une malice! Le chien qu'il traîne, il va certainement le noyer! il ne le vendra pas cher; maman, un mot de vous, et je l'achète.

Madame de Verseuil. (*Elle rit*). — Que feras-tu de ce chien?

Athénaïs. — Maman, moi je payerai sa nourriture sur mes menus plaisirs.

Madame de Verseuil. — Je

consens à votre désir. La parole n'était pas prononcée qu'Alfred avait joint le petit garçon, qui, pour un écu, lui vendit son chien : il revint tout joyeux avec son *Pataud*; c'est le nom qu'il lui donna.

Madame de Verseuil. — Ce nom me rappelle une petite histoire; asseyez-vous, et écoutez-moi.

Délie, ou les aventures de Pataud.

Près de la maison où demeurait madame d'Orfeuil, on voyait une échoppe de triste apparence, qui servait d'abri à un pauvre savetier. *Jacques*,

c'était son nom, vieux soldat estropié, avait un chien qu'il aimait beaucoup, mais qu'il nourrissait mal, parce qu'il avait lui-même bien de la peine à vivre. *Pataud*, allait chercher dans les ordures de quoi se remplir l'estomac; il se couchait dans la boue tout le long du jour auprès de l'échoppe trop petite pour le recevoir; de sorte qu'il était sale à faire mal au cœur. La propreté rend supportable ce qui est laid, elle fait valoir et elle embellit les objets qui ont quelque mérite; tandis que la malpropreté, par le dégoût qu'elle inspire, fait détourner la vue des choses dignes d'être admirées. Si Pataud,

chien caniche aux longues soies, aux oreilles pendantes, eût été lavé, peigné, il aurait pu passer pour rare dans son espèce : avec un peu d'attention, on découvrait en lui, outre sa fidélité, son intelligence, son dévouement pour son maître, une sorte de beauté qui lui donnait du prix aux yeux des connaisseurs : il était très-bien fait et d'un noir superbe, son air avait de la fierté et son regard de la finesse.

Totalement dénué d'amour-propre, Pataud ne se doutait pas des avantages dont la nature l'avait favorisé ; il s'inquiétait tout aussi peu de sa toilette : avoir par-ci, par-là, une petite bouchée de pain, trouver par

aventure un os sur sa route ou au coin d'une borne, aimer son maître par-dessus tout, et surveiller sa boutique, c'était à quoi se bornaient tous ses soins, tous ses désirs.

Un jour, Pataud se trouva sous le balcon de madame d'Orfeuil lorsque la jeune Délie s'y promenait; la petite lui jeta un échaudé; en deux coups de dents le bon chien le fit disparaître; ensuite il leva la tête pour en demander un autre. La promptitude avec laquelle il avait mangé cet échaudé fit rire l'enfant; elle lui en jeta un second, qui *passa comme une lettre à la poste*; il en fut de même de plusieurs autres, au grand

plaisir de Délie qui, forcée enfin de retourner auprès de sa maman, lui conta que le chien de Jacques avalait des échaudés comme si c'étaient des cerises.

Il est probable que Délie aurait oublié Pataud et l'amusement qu'il lui avait procuré; mais le chien sut l'en faire souvenir. Lorsqu'elle se mit à la fenêtre, elle le vit à la même place que la première fois. Il la regarda en remuant la queue et en aboyant, comme pour lui faire entendre qu'il attendait quelque chose de sa générosité. Charmée de la mémoire de Pataud, Délie courut chercher un morceau de pain, qu'il dévora en moins de trois minutes. La

bonne vint alors fermer la fenêtre; et la petite rentra fort contente d'avoir vu son ami Pataud.

Cette fois Délie n'oublia pas le bon chien : elle avait remarqué sa maigreur et l'extrême misère de son maître. L'avidité avec laquelle Pataud avait dévoré du pain *sec* lui prouvait qu'on le laissait jeûner : pauvre chien, dit-elle en elle-même en retournant auprès de sa mère, va, puisque tu comptes sur moi, je te ferai donner à manger. Le cœur tendrement ému en faveur de Pataud, Délie fit à sa maman un récit pathéthique de la détresse de son nouvel ami; elle employa les termes qu'elle crut

le plus propres à donner à sa mère une juste idée de la malheureuse condition du pauvre chien et à l'apitoyer sur son sort ; elle finit par demander à sa maman, en l'accablant de caresses, qu'elle ordonnât à Fanchon de mettre de côté pour Pataud les restes de la cuisine.

« J'aime à voir votre bon cœur, ma fille, répondit madame d'Orfeuil, tout être vivant dans la souffrance, fût-ce même une brute, veut qu'on aille à son secours. Mais il faut agir avec discernement, sans quoi le bien qu'on se propose de faire peut tourner au désavantage de celui qu'on oblige. Ne serait-il pas mieux de nourrir Jacques,

vieux, infirme, que son chien? »
A cette réflexion si sensée, si humaine, Délie baissa la tête sans répondre. Madame d'Orfeuil continua : « Je suppose que, réparant votre distraction, je me charge de pourvoir aux besoins de Jacques, qui vous répondra qu'on exécutera mes ordres en faveur de Pataud? Les domestiques, très-peu complaisans dans ces circonstances, ne maltraiteraient-ils pas ce pauvre chien au lieu de lui donner à manger? Oh! maman! ils n'oseraient! — Je suppose encore que Fanchon, qui n'est point méchante, ne lui fasse aucun mal, Pataud n'en serait pas plus heureux pour cela.

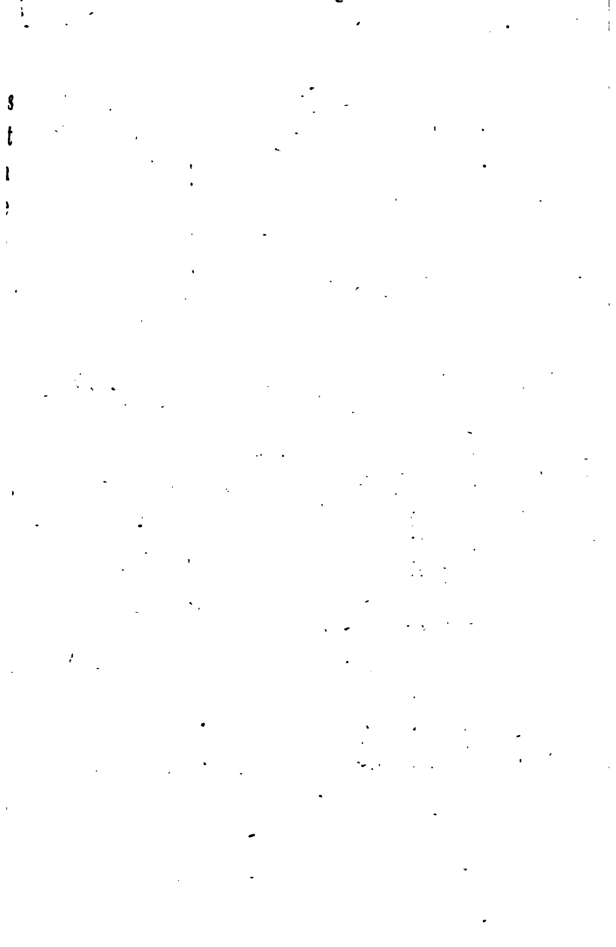
une fois entré dans la maison, il irait dans les appartemens, salirait les meubles, et en conséquence, recevrait du frotteur ou de quelque autre un bon coup de pied, ou un coup de bâton, si toutefois on ne faisait pas pis pour s'en débarrasser. — Maman vous défendrez à Pierre et à Firmin de lui faire du mal. — Et si dans mon absence ils me désobéissent... Croyez-moi, Délie, portez toute votre sensibilité sur le malheureux Jacques, bien digne en effet de vous attendrir, elle aura alors un but louable. Oubliez Pataud; son maître, que je vais recommander à Fanchon, le nourrira mieux que vous ne

pourriez faire. Surtout ne l'attirez point ici; je vous le défends, et j'ai assez bonne opinion de vous pour vous croire incapable de me désobéir : vous ne préférerez point Pataud à votre mère... Si contre mon attente, ce caprice d'enfant qui vous domine aujourd'hui vous faisait manquer à vos devoirs, votre nouveau favori ne tarderait pas à porter la peine de votre faute. »

Cette dernière phrase du discours de madame d'Orfeuil parut inexplicable à Délie : sa mère était si bonne! jamais elle ne pourrait se résoudre à punir le pauvre Pataud des fautes de sa fille! Elle promit

de ne point attirer Pataud dans la maison, et d'obéir en tout à sa maman. Cette conversation un peu sérieuse, finit, comme toutes les autres, par un tendre baiser de madame d'Orfeuil.

Cette dame menait une vie si uniforme, si retirée; elle mettait tant d'ordre dans ses affaires, tant d'économie dans sa dépense, qu'il lui restait toujours assez d'argent pour se livrer au doux plaisir de soulager l'infortuné. Jacques, âgé de soixante-dix ans, infirme, pauvre, avait des droits à sa pitié. Depuis quinze jours qu'il s'était établi près de sa maison, elle ne l'avait point encore vu; elle fut bien aise qu'une circons-



T.e I.P.ge 121.



Il n'est point de bonheur comparable à celui de soulager l'infortune.

tance, assez peu importante par elle-même, le lui eût fait connaître.

L'aimable dame fit venir le savetier; elle écouta avec attention et complaisance l'histoire de sa vie et les détails de vingt combats. Jacques parla longuement des maux qu'il avait soufferts à l'armée, des blessures qu'il avait reçues, mais qu'il oubliait, disait-il, en pensant à la gloire que les Français avaient acquise... Il s'affligeait de ce que son âge et sa jambe de bois l'empêchaient de servir encore son pays.

Bien instruite des affaires de Jacques, c'est-à-dire de sa grande pauvreté, de l'impossi-

bilité où il était de pourvoir à sa subsistance, madame d'Orfeuil lui fit faire, pour quelque temps, une baraque plus grande et plus saine, dans laquelle Pataud pouvait tenir; elle habilla Jacques des pieds à la tête; elle ordonna qu'il eût chaque jour un bon dîner de sa cuisine; elle ajouta à ces bienfaits six francs par mois, que le bonhomme venait recevoir de sa main, et auxquels, selon ce qu'il lui disait de ses besoins ou de l'état de sa santé, elle ajoutait toujours quelque chose.

Délie éprouva une grande joie de voir le vieux soldat bien vêtu et bien nourri; elle pensait aussi avec délices que Pataud

ne mangerait plus du pain *sec*, qu'il ne coucherait plus dans la boue. Tranquille sur le sort de ce bon chien, la petite ne chercha ni à le voir ni à lui faire donner à manger.

Au bout de deux mois, le hasard amena encore Pataud sous les croisées de madame d'Orfeuil, au moment où Délie était sur le balcon; la petite fille tressaillit de joie. Mais en voyant son cher Pataud toujours maigre, elle en eut grand'-pitié; elle s'imagina que Jacques lui faisait une si petite part à l'heure des repas qu'il gagnait peu au changement survenu dans la fortune de son maître. Cette pensée lui fit de la peine et la

rendit rêveuse : je saurai à quoi m'en tenir, dit-elle, car je vais lui donner un morceau de pain; s'il le mange comme il a fait la première fois que je lui en ai jeté, ce sera une preuve que Jacques le nourrit mal; alors j'en prendrai soin moi-même, sans que maman le sache.

Ayant trouvé un moment favorable, Délie fut au balcon, elle appela Pataud, puis elle lui jeta un gros morceau de mie, dont il ne fit que deux bouchées. A cette vue, les yeux de Délie se remplirent de larmes; elle plaignit Pataud du fond du cœur! Cette petite fille ignorait qu'un jeune chien de la force du caniche de Jacques est difficile-

ment rassasié, et qu'on lui voit toujours un grand appétit. Elle le regardait donc d'un œil de compassion, et elle allait lui donner un second morceau de pain ; elle lui faisait des signes pour le lui faire entendre, lorsque quelqu'un vida du quatrième étage un cuvier plein de lessive sur la pauvre bête qui, le nez en l'air, n'en perdit pas une goutte. Délie fit un cri. Dans le même moment sa mère l'appela, et elle quitta la fenêtre d'un air triste.

Coupable de désobéissance, Délie n'osa pas confier à sa mère le sujet de son chagrin ; sa faute lui faisait perdre sa franchise, qualité si intéressante à cet âge,

si précieuse à toutes les époques de la vie. Délie, désobéissante, fermait son cœur à sa tendre mère; pour la première fois elle avait un secret pour elle... Le mal que l'on fait, quelque léger qu'il soit, rabaisse, humilie à ses propres yeux celui qui le commet; voilà d'où lui vient la honte qu'il éprouve.

Le lendemain l'incorrigible Délie fut à la croisée; elle appela Pataud qui, ne l'ayant pas entendue, ne vint point; elle le crut malade. Elle descendit doucement, ouvrit la porte de la rue, et regarda du côté de Jacques. Aussitôt le chien courut à elle et lui fit mille caresses. La reconnaissance de ce pauvre

animal attendrit la petite, elle oublia la défense de sa mère, et fit entrer Pataud dans la cour; ensuite elle alla demander à Fanchon quelque chose pour son ami. Délie revenait toute joyeuse avec une assiette remplie de viande, lorsque les cris du pauvre chien l'avertirent qu'on le maltraitait. Le frotteur, ennemi né de tout animal capable de salir les appartemens, venait de chasser Pataud à grands coups de fouet. Délie s'arrêta les larmes aux yeux; elle aurait bien voulu gronder Pierre, mais elle se souvint de ce que lui avait dit sa maman. Elle remit l'assiette dans la cuisine, et remonta bien vite, en

gémissant tout bas d'avoir été la cause des coups de fouet que Pierre avait donnés au bon chien.

En voyant les prédictions de sa maman s'accomplir, une petite fille moins volontaire aurait abandonné le projet d'attirer Pataud. Délie avait huit ans : elle était d'âge à connaître toute l'étendue de la faute qu'elle commettait ; cependant elle s'obstina à suivre sa mauvaise tête, se promettant de mieux prendre ses précautions. Loin de la rebuter, les difficultés semblaient augmenter sa tendresse pour Pataud, délaissé, disait-elle, et persécuté. A force de cajoleries, elle gagna Fan-

chon; qui lui donna de la viande pour le chien. Elle l'enveloppa dans un grand morceau de papier qu'elle attacha à une ficelle, puis s'étant mise à la fenêtre, elle laissa aller la corde, et appela Pataud, qui se régala au mieux. Mais le malheur suivait toujours les dons de cette imprudente amie : un autre chien étant venu à passer, voulut prendre sa part de cette bonne aubaine; Pataud défendit son bien, et tomba sur le voleur. Comme il l'étrillait d'importance, le maître du chien maltraité arriva; il donna un coup de pied à Pataud, et si brutalement, qu'il le fit rouler à dix pas de là. Témoin de ce

malheur, Délie s'enfuit dans la chambre de sa mère en fondant en larmes; elle la pria à mains jointes de faire secourir le pauvre Pataud, qui avait les pattes cassées et qui se mourait... Madame d'Orfeuil eut la complaisance d'envoyer savoir des nouvelles du chien; on lui rapporta les choses telles qu'elle s'étaient passées; on ajouta, en regardant Délie, que Jacques, qui s'entendait à remettre les membres fracturés, avait pansé Pataud, qu'il l'avait bien enveloppé et fait coucher sur de la paille dans son échoppe.

Quand le domestique fut sorti, madame d'Orfeuil dit à sa fille : « Je sais, Délie, que l'accident

du pauvre Pataud est l'effet de votre désobéissance à mes ordres ; et voilà ce qui m'afflige véritablement..... Je pourrais ajouter que vous m'avez désobéi par défaut de confiance en moi, ce qui est le comble de l'ingratitude.... Vous vous êtes défiée de mon expérience et même de ma tendresse pour vous !... Si vous m'eussiez crue, non-seulement vous ne vous seriez pas rendue coupable d'une faute grave, mais vous vous seriez épargné des chagrins, et Pataud n'aurait pas à vous reprocher les maux qu'il a soufferts. Vous voyez que je sais tout. Cependant j'exige un aveu sincère et détaillé de votre con-

duite depuis le jour que je vous ai défendu de donner à manger au chien : votre franchise peut seule vous rétablir dans mon esprit : elle décidera aussi du sort de Pataud ; la vérité de votre récit assurera son bonheur, tandis que la plus légère omission de vos torts le fera chasser pour jamais de ma présence. » Madame d'Orfeuil prononça ces dernières paroles avec une dignité froide, inconnue jusqu'alors à Délie. Cette petite fille aimait beaucoup sa mère ; la crainte de perdre son amitié la pénétra de la plus vive douleur : elle tomba à genoux en sanglottant, et elle avoua avec toute l'ingénuité de son âge, les fautes

qu'elle avait faites ; elle reconnut aussi que si elle avait écouté sa maman, dont l'esprit était bien supérieur au sien, elle n'aurait pas fait le malheur de Pataud.

Un repentir si franc, si vrai, répara tout avec une mère comme madame d'Orfeuil ; elle prit sa fille dans ses bras, essuya ses larmes et l'embrassa. Pour lui faire oublier cet instant de sévérité, qui avait coûté beaucoup à son cœur, et lui donner en même temps une leçon utile, elle la prit sur ses genoux, lui parla long-temps, non des blessures de Pataud, mais de la vie malheureuse de son maître, manquant de tout dans sa vieil-

lesse, et sans un coin de terre où il pût reposer sa tête. Elle lui fit part de l'intention où elle était de donner à Jacques une petite chaumière attenante à sa maison de campagne, avec une vache, un cochon et des poules; elle voulait y joindre, pour l'établir, une somme de cinquante écus, indépendamment de la petite rente qu'elle lui faisait: « c'est, ajouta l'estimable dame, une dette que je paye à ma patrie dans celui qui l'a défendue, et dont les honorables blessures attestent la valeur: c'est un honnête homme arraché aux horreurs de la misère. Puisses-tu, ma fille, penser un jour qu'il n'est point de bonheur

comparable à celui de soulager les infortunés !... »

Chaque don de madame d'Orfeuil au pauvre Jacques, chaque phrase qui montrait la bonté de son âme compâtissante, lui valait un baiser de sa fille : « bonne petite maman ! s'écria-t-elle enfin, j'ai pû vous désobéir ! j'ai pu vous déplaire ! ah ! oubliez ma faute; je vous promets de n'y plus retomber, et de me rendre digne de vous ! »

Exaltée par la bienfaisance de son estimable mère, Délie semblait avoir oublié Pataud. Madame d'Orfeuil remarqua son silence ; elle lui en sut gré. Après l'avoir laissée quelque temps incertaine sur le sort de

son bon chien, elle dit : « et Pataud, qu'en ferons-nous ? » Délie, rayonnante de joie, sourit, elle baisa avec vivacité les mains de sa maman, et elle attendit, non sans impatience, ce qu'elle allait prononcer. — « Pataud, reprit madame d'Orfeuil, restera avec Délie pour la récompenser de sa franchise ; il sera la preuve du pardon de sa faute accordé à son sincère repentir. » A cette déclaration inattendue, Délie jeta ses petits bras autour du cou de sa maman, et elle pensa l'étouffer par ses caresses. Madame d'Orfeuil laissa passer ce premier moment d'enthousiasme, et lorsqu'elle la vit plus calme, elle lui apprit que Pa-

taud n'avait point eu les pattes cassées, et qu'il était bien chaudement dans la cuisine, qui devait être désormais sa résidence ordinaire. Elle permit en même temps à Délie d'aller lui rendre visite. La petite y fut en deux sauts; et malgré le désordre de la toilette du bon chien, elle le baisa de tout son cœur.

Pataud, en bonne maison, prit de l'embonpoint, ses soies devinrent polies et lustrées; il fut baigné, tondu : un beau collier annonça l'opulence de ses maîtres et lui attira de la considération. Pataud, heureux, changea de nom comme d'état : on l'appela *Azor*. Le bel Azor ne fut point ébloui de sa

fortune; il ne se méconnut point. Lorsque madame d'Orfeuil le mena à la campagne, et qu'il aperçut son ancien maître, il pleura de joie et lui fit des caresses auxquelles le bon homme parut très-sensible : « Pataud, lui dit le vieillard, en le flattant de la main, la prospérité ne t'a rendu ni orgueilleux ni ingrat, tu es digne du bonheur dont tu jouis. »

La vue d'Azor rappelait à Délie une faute qu'elle eût voulu pouvoir oublier. Elle n'y pensait jamais sans renouveler le serment de suivre les conseils de sa mère ; de la regarder comme sa meilleure amie, de n'avoir rien de caché pour elle ; de

suivre ses exemples ; enfin, de réparer par sa conduite la désobéissance qu'elle se reprochait, et de prouver à sa mère à chaque instant de sa vie sa reconnaissance, son respect, son amour et sa parfaite soumission. Délie tint parole, et l'accomplissement de ses devoirs la rendit très-heureuse.

Alfred (*il caresse son chien*).— La bonne bête! Je veux que Pataud m'aime ; il m'aimera, c'est un animal attaché et reconnaissant ; il se souviendra qu'il me doit son bonheur.

Athénaïs. — Mon frère, lui apprendras-tu à rapporter, à faire l'exercice ?

Alfred.—Non; cela le rendrait

malheureux ; il me plaira avec ses qualités naturelles, s'il m'écoute et s'il m'aime.

Madame de Verseuil.—Il n'y a qu'un moment que ce chien est dans ta dépendance, et déjà tu t'ériges en maître ; tu commandes l'obéissance.

Alfred.—J'aurai soin de lui, je le nourrirai ; il est juste qu'il m'obéisse.

Madame de Verseuil.—Très-juste, sans doute. Cependant on voit tous les jours des êtres raisonnables, pour lesquels on ne néglige rien de ce qui peut contribuer à leur bonheur, et qui ne veulent faire que leurs volontés : souvent les hommes reçoivent des leçons des animaux.

Athénaïs.—Le chien donne un bel exemple de dévouement; il meurt pour son maître : on ne voit point d'homme mourir pour son semblable. Je trouve qu'on ne prise pas assez les rares qualités de cet excellent animal. Le pauvre n'a pas d'ami plus tendre, plus fidèle; cependant il le laisse mourir de faim, témoin Jacques le savetier. Tout ce qui concerne ces bonnes bêtes m'intéresse; je ne me lasse pas d'entendre raconter les traits extraordinaires de leur instinct, de leur intelligence.

Madame de Verseuil.—Puisque tu aimes ces sortes d'histoires, je vais encore t'en dire une. Nous avons beaucoup d'exem-

ples de la reconnaissance et de l'attachement des chiens ; nous en avons moins de leur amitié réciproque et de leur bienfaisance ; en voici un qui mérite une place dans leur histoire.

Autrefois, à l'Hôtel des Invalides, il n'y avait que les chefs qui eussent la liberté d'avoir un chien ; et c'est à l'un d'eux qu'appartient celui dont j'ai à vous parler. Bonne chère et peu de travail était son régime ; aussi était-il gros et gras et dans toute la fleur de la santé. L'abondance et la prospérité n'altéraient point son bon naturel, comme cela arrive souvent chez

nous, pauvres humains; il n'avait ni orgueil, ni dureté. Un jour, en se promenant, il rencontra un autre chien, dont la maigreur annonçait l'infortune. Le chien favorisé du sort eut pitié de l'état de son malheureux camarade; il résolut, à part lui, de lui offrir l'hospitalité, et de lui faire partager sa table. Ce projet édifiant n'était pas d'une exécution facile : tous les chiens étaient consignés à la porte, et les portiers munis d'un fouet pour les écarter. Les obstacles ne rebutèrent point ce généreux animal; il guide son protégé, et s'avance avec lui vers la porte, le place derrière lui, et se présente vis-à-vis du portier. Celui-

ci prend son fouet; mais le chien, ouvrant une large gueule, lui montre les dents, et par des aboiemens terribles et continuels, il s'efforce de le distraire et de l'intimider : il y réussit. Soit que cet homme eût réellement peur, soit qu'il craignît, en frappant l'étranger, de frapper le chien de la maison, il les laissa entrer tranquillement l'un et l'autre. Les voilà tous deux dans l'Hôtel, et bientôt à la cuisine. Le chien hospitalier eut pour son commensal toutes les attentions imaginables, et il eut la satisfaction d'apercevoir en lui les effets de la bonne chère. Il ne borna pas ses soins à lui procurer un bon repas, il se

servit long-temps, pour le mener à la promenade; du moyen dont il avait usé pour l'introduire dans l'Hôtel. Enfin, voyant l'embonpoint de son cher hôte s'augmenter de jour en jour, il lui permit de s'en aller. Il est à croire qu'il ne s'en sépara que par le danger que son ami avait à courir. Leur amitié subsista malgré la séparation; ils se rejoignaient souvent : on les voyait se promener, comme deux amis, autour des Invalides.

. . . .

Athénaïs. — Ah ! l'aimable chien ! quelle intelligence ! quel bon naturel !

Madame de Verseuil. — Regarde, Alfred, ce jeune homme,

dont la tournure est si élégante et l'air si noble, c'est Isidore, fils de M. de Saint-Palaye. Les événemens m'ont fait perdre de vue cette famille. Dans le temps que j'étais liée avec la mère d'Isidore, il lui arriva une petite aventure, tout-à-fait à sa louange, qui le fit surnommer *Isidore le résolu*. Je me trompe fort si ce jeune homme ne porte pas la valeur jusqu'à la témérité: c'est ordinairement dans les jeux et les badinages que les inclinations des enfans se décèlent.

Alfred. — Maman, vous allez nous conter l'histoire d'Isidore?

Madame de Verseuil. — Je le

veux bien. La soirée est chaude; nous sommes tranquilles dans notre retraite; c'est avec plaisir que je vous satisferai sur ce point.

Isidore, ou le résolu.

Isidore, fils de M. de Saint-Palaye, avait infiniment d'esprit et de courage. Les contes de bonne femme, dont on berce l'enfance, ne lui faisaient aucune impression; il ne croyait point aux esprits, il savait que les morts ne reviennent pas; il ne croyait point aux sorciers, aux diseurs de bonne aventure, qui abusent de la crédulité des sots, parce qu'il n'y a que Dieu qui connaisse l'avenir.

Isidore devait à son éducation cette sage manière de penser, qui le distinguait des enfans de son âge ; mais il avait obligation à la nature du courage qu'il faisait paraître. On ne lui voyait point de ces terreurs paniques, qui ôtent la force et même le jugement à ceux qui s'en laissent dominer : une bagatelle ne l'effrayait pas ; il voulait voir ou toucher l'objet qui trompait ses sens et égarait sa raison ; la preuve mille fois répétée que ces ombres fantastiques, auxquelles notre imagination blessée donne une forme hideuse, ne sont en effet que des choses naturelles nullement effrayantes, le mettait à l'abri

de toutes craintes imaginaires.

Dans sa plus tendre enfance, Isidore fit voir qu'il serait un jour hardi jusqu'à la témérité. Quand on le menaçait du loup, il disait : Où est-il le loup? Croque-Mitaine, avec son grand bonnet à poil, ses larges moustaches et ses grosses bottes, ne lui faisait pas peur. Pour lui faire remplir ses devoirs, ou le punir de ses fautes, il fallait toujours lui parler raison ; rien ne lui était plus sensible que de lui dire que s'il ne voulait pas se corriger, il perdrait l'affection de son papa et de sa maman : on obtenait tout de lui par cette voie.

L'âge ne fit qu'augmenter

dans cet enfant la force de l'âme et les lumières de l'esprit. Lorsqu'on lui disait une chose dont il pouvait douter, il gardait le silence, mais y réfléchissait. Quand il se trouvait seul avec son père, il lui proposait ses difficultés, et il s'en tenait à sa décision. C'est ainsi qu'il parvint à s'instruire et à former son jugement; c'est ainsi qu'il se mit au-dessus des puérilités de l'enfance, et qu'il acquit une assurance, une hardiesse, qui le rendaient capable de braver tous les dangers.

M. de Saint-Palaye avait à sa campagne une espèce de souterrain pratiqué dans des carrières. Le jardinier y serrait des légu-

mes; il y avait du bois, des fagots. Ce vaste souterrain avait une porte qui donnait dans la campagne; on y descendait de la maison, par une pente douce qui tenait lieu de degrés.

Un jour qu'Isidore vantait son courage, son père, ayant l'air d'en douter, lui dit : Je gage, mon fils, que cet étalage de bravoure s'évanouirait dans le souterrain si tu t'y trouvais seul. — Non, mon papa. — Tu as, sans doute, trop de bon sens pour craindre les esprits ; mais les voleurs? — Je sais que la porte qui donne sur les champs est barrée de ce côté-ci ; les voleurs ne peuvent donc pas s'y introduire. — Les ténèbres ne t'effraieraient

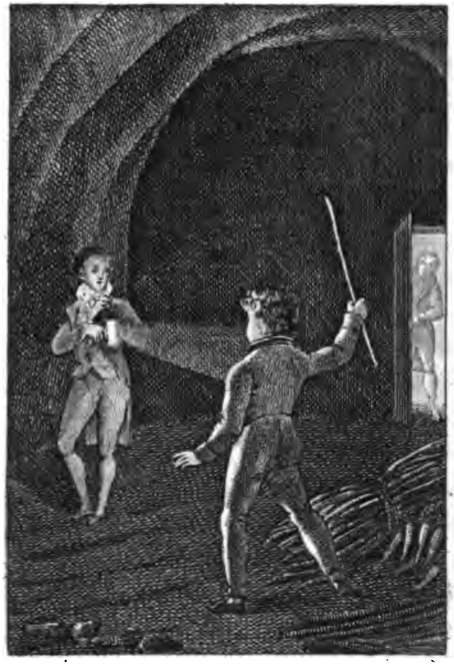
pas? — Vous savez, mon papa, que je vais sans lumière, à la cave, au grenier, dans les granges; les ténèbres sont partout les mêmes. — Acceptes-tu la gageure? veux-tu t'y laisser enfermer? Si tu te montres brave, tu gagneras ce louis (M. de Saint-Palaye en tenait un alors). — Mon papa, j'accepte, non pour le louis, mais pour vous prouver que je suis digne d'être votre élève. La chose arrêtée, on remit l'épreuve au lendemain.

L'heure étant venue, Isidore se laisse conduire et enfermer dans l'immense salle : il devait y rester un quart-d'heure sans lumière. Un domestique, nommé Firmin, s'y était caché par

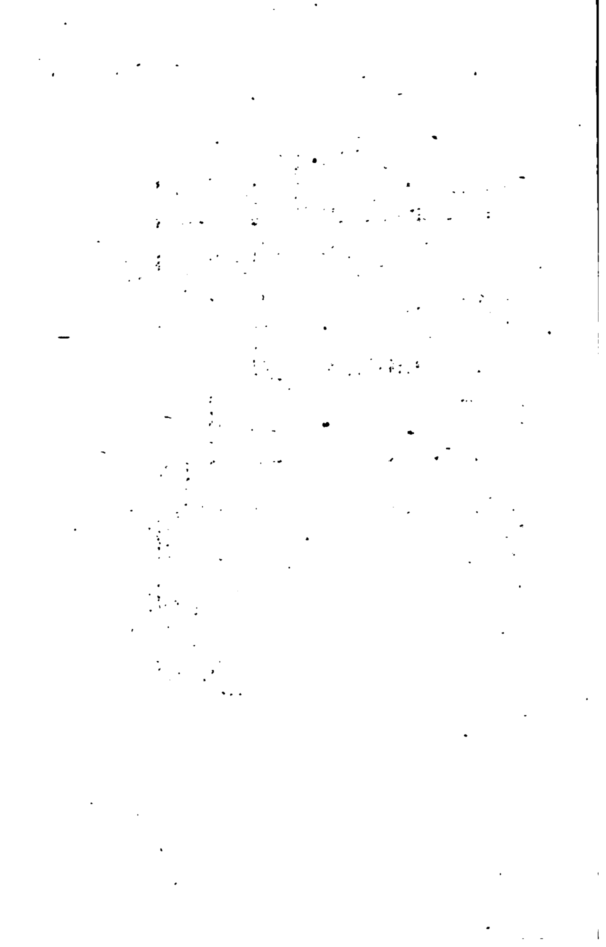
l'ordre de M. de Saint-Palaye. A l'aide d'une lanterne sourde, il devait observer Isidore, le secourir s'il en était besoin, ou contribuer à faire briller son courage. M. de Saint-Palaye se tenait, lui-même, en dehors, laissant la porte un peu ouverte; il écoutait attentivement ce qui se passait dans l'intérieur.

Cependant Isidore marche à tâtons et sans s'effrayer; il veut aller droit devant lui, et gagner l'autre porte qu'il connaissait parfaitement, mais il tourne à gauche, et se jette dans un tas de fagots; il se relève en riant, avec quelques égratignures, puis il continue son chemin. Firmin, l'ayant enten-

du tomber, tourna sa lanterne. Qu'est ceci, dit Isidore, sans avoir peur, une lumière! je ne suis donc pas seul? En achevant ces mots, il se dirige du côté où était le domestique : « Qui que vous soyez, lui dit-il, trouvez bon que j'aille à vous; puisque vous ne voulez pas venir à moi, » et il allait aussi vite qu'il lui était possible, tenant à sa main un bâton qu'il avait pris dans les fagots. Isidore, dont la hardiesse était extrême, était près d'atteindre Firmin, lorsqu'un chat, que personne ne savait être dans ce lieu, passa rapidement dans ses jambes et faillit le faire tomber; en même temps deux ou trois chauve-



Un enfant n'a rien à craindre sous les yeux d'un père.



souris s'abattirent sur sa tête : il les écarta avec la main, non sans effroi ; car il haïssait mortellement ce quadrupède. Une minute suffit pour le rassurer : « Il ne faut pas, dit-il tout haut, que des chauve-souris m'épouvantent. » La lumière ayant reparu : « Ceci, dit-il, est autre chose ; » et il courut sur le domestique pour le frapper. Firmin, qui avait sur lui l'avantage de le voir, passa du côté opposé à celui où il était, et il lui dit fort bas, presqu'à l'oreille : « je suis impalpable ; je brave votre fureur. — Oh ! pour celui-là, tu en as menti, » dit Isidore, en allant du côté de la voix, et frappant dans l'ombre

de toutes ses forces : il était alors près d'une pyramide de pommes de terre, qui, dérangées par le bâton, déboulèrent autour de lui en si grand nombre qu'il ne savait plus où mettre le pied. Firmin ne put s'empêcher de rire. « Ah! tu ris, esprit! » s'écria-t-il; et Isidore, en colère, courut encore dessus Firmin, au risque de se rompre le cou; cette fois il l'attrapa à l'épaule et le fit crier. M. de Saint-Palaye, témoin invisible de cette plaisante scène, s'en amusa beaucoup; mais il était temps qu'elle finît, car la lanterne s'était éteinte. Dans ce moment Isidore entendit ouvrir la porte qui donnait sur les champs et il vit

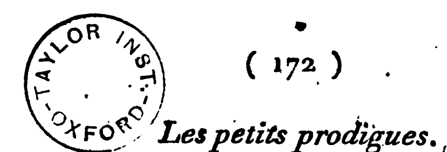
sa mère et plusieurs personnes du château, M. de Saint-Palaye vint les joindre ; il félicita son fils sur son courage ; il raconta aux dames la valeur d'Isidore et la mésaventure du pauvre Firmin, qui avait reçu sur l'épaule un coup très-rude.

En voyant la compagnie, Isidore ne témoigna aucune surprise : il reçut les complimens de son père dans un modeste silence. Ayant pris de ses mains le louis qu'il lui présentait : « Permettez, mon papa, lui dit-il, que je donne cet argent à Firmin, pour le dédommager du mal que je lui ai fait. Reprenez, je vous prie, une grande partie de vos

éloges ; car, dans cette circonstance, je n'ai eu que l'apparence du courage. Lorsque je suis entré dans le souterrain, j'étais persuadé que je n'y courais aucun risque : votre tendresse extrême, celle de mon aimable maman, ne vous auraient pas permis de m'exposer à la plus légère disgrâce, je le savais : j'étais donc, même dans les ténèbres, aussi tranquille que si j'eusse été, les yeux fermés, dans le salon, au milieu de vous. Firmin ne m'a point fait peur ; je l'ai deviné ; mais en le frappant, j'ai voulu punir sa malice. Vous m'avez appris, mon cher papa, qu'il est peu de

dangers vraiment redoutables : comment aurais-je tremblé sous les yeux d'un père !

M. de Saint-Palaye, enchanté de son fils, ne sut ce qu'il devait le plus admirer en lui de son esprit ou de la noblesse de son caractère, qui ne lui permettait pas de recevoir un éloge non mérité. Il l'embrassa tendrement ; sa mère en fit de même ; les complimens qu'il reçut alors, dictés par l'affection, eurent encore l'avantage d'être vrais, ils lui servirent d'encouragement pour se conduire toujours avec franchise ; ils furent aussi la juste récompense de la droiture de son cœur.



Les petits prodigues.

Alfred et sa sœur accompagnèrent un jour madame de Verseuil chez une dame de sa connaissance. Elle était sortie. Comme elle devait rentrer bientôt, on laissa monter les visites.

En qualité d'intime amie, madame de Verseuil passa dans la chambre à coucher de la dame, où se trouvaient alors deux de ses fils avec leur *bonne*. Le plus jeune, âgé de deux ans, s'amusait à jeter par la fenêtre tout ce qui était sous sa main, bas, souliers, mouchoirs, bonnets, etc.; il attrapa une cuiller d'argent qui prit la même

route. A cette vue, Athénaïs fit un cri et courut à la fenêtre : un domestique de la maison ramassait la cuiller et les autres objets que l'enfant avait jetés. Habituée à ne trouver à redire à rien, cette petite ne fit point connaître ce qu'elle pensait ; mais elle était justement surprise que la *bonne* n'empêchât pas l'enfant de satisfaire une fantaisie aussi déplacée, aussi contraire aux intérêts de ses maîtres.

Athénaïs faisait cette réflexion, lorsqu'elle vit son frère s'approcher du second fils de la dame, et lui retenir la main avec une sorte d'effroi. Alfred avait remarqué que ce petit

garçon, qui, derrière un écran, paraissait étudier, déchirait les pages de son livre pour en découper les figures. Au mouvement que fit Alfred, le polisson s'arrêta : puis il dit en riant : « Papa m'en donnera un autre. » Ensuite il continua, sans se mettre en peine si son action était bonne ou mauvaise. Alfred le regarda tout stupéfait ; son air étonné, la tristesse qui se peignait sur sa figure à chaque page que le petit garçon arrachait, tout prouvait son chagrin de voir détruire un livre utile, qu'il faudrait nécessairement remplacer.

Pendant ces scènes muettes, madame de Verseuil avait pris

une brochure qui était sur une table; en la parcourant, elle en fit sauter trois feuillets sans le vouloir; la *bonne* les ramassa avec précipitation et les jeta au feu. « Que faites-vous? mademoiselle, lui dit madame de Verseuil; ce sont les pages du livre que je tiens. —Je le sais, madame, répondit cette fille sans s'étonner; mais je les ai déchirées, et je ne veux pas que ma maîtresse le voie; quant au libraire, cela m'est égal.—C'est donc un livre loué? —Oui, madame. » Dans ce moment, madame de Verseuil jeta les yeux sur sa fille. Athénaïs n'avait pas perdu un mot de ce petit dialogue; son air semblait dire: je ne suis pas surprise si

cette *bonne* souffre que l'enfant qui lui est confié jette par les fenêtres ce qui appartient à son père et à sa mère : elle lui donne de bons exemples !

Sur ces entrefaites, la dame du logis rentra avec son fils aîné. Après les premiers complimens, elle dit à madame de Verseuil : « Je viens de courir les boutiques avec Casimir, pour faire des emplettes ; je soupçonne fort qu'il a fait aussi les siennes ; car il m'a demandé le mois de ses menus plaisirs, et pendant que je choisissais des étoffes, il est resté dehors avec mon domestique : un sourire fut toute la réponse de Casimir. « Eh bien ! mon ami, continua sa maman,

qu'as-tu acheté de beau ? » Casimir tira de sa poche un *diable*, une livre de dragées, qu'il distribua sur-le-champ à ses petits amis, puis des caricatures et plusieurs bagatelles en ouvrage de corne. « Voilà donc, reprit sa mère, l'emploi de tes douze francs !... Mais avec quoi achèteras-tu le morceau de musique qui te plaisait et que tu voulais apprendre ? Tu te passeras sans doute aussi de ce dessin dont tu avais tant envie ; je me rappelle encore que ton intention était d'économiser six francs tous les mois, pour faire un petit cadeau au répétiteur de ton collége, qui te donne des soins si assidus.—Il est vrai, maman ;

je l'ai oublié : le mois prochain, je réparerai mes torts.—Sera-ce aussi le mois prochain que tu payeras la commission de ce pauvre George, que tu as envoyé à l'autre bout de la ville, par un temps déplorable, pour t'acheter des raquettes? » Au nom de George, Casimir resta confondu! Il se ressouvint, un peu tard, de cette dette de la veille. Sa mère l'avait acquittée. « Vous ne répondez point, mon fils, ajouta sa maman; dirai-je à George que M. Casimir, qui a reçu douze francs, les a dépensés en choses inutiles, et qu'il ne peut pas le payer de ses peines?—Oh! maman! s'écria Casimir en pleurs et joignant les mains,

je sens combien je suis coupable! ne m'exposez pas, je vous en conjure, à une telle mortification, et soyez assez bonne pour venir à mon secours dans cette circonstance! — Mon fils, reprit alors cette dame, d'un air grave, George est payé..... Il n'était pas juste qu'un homme qui subsiste de son travail, qui gagne son pain à la sueur de son front, souffrît de la légèreté, de la prodigalité d'un étourdi de votre âge. Puisse cette leçon vous rendre plus économe, et vous apprendre que la dette du pauvre doit passer avant les plaisirs. »

Revenue chez elle, madame

de Verseuil eut avec ses enfans la conversation suivante :

Madame de Verseuil : —Que pensez-vous, ma chère Athénaïs, de cette *bonne*, qui jette au feu les pages d'un livre loué par sa maîtresse ?

Athénaïs. —Maman, j'en ai été indignée ! Vous nous avez appris qu'il faut avoir autant de soin de ce qui appartient aux autres que de son propre bien ; qu'en suivant ce précepte : *ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qui nous fût fait*, on est plus coupable en déchirant un livre loué chez un libraire, qui gagne sa vie à ce commerce, que si l'on déchi-

rait ou brûlait un livre qui fût à soi.

Madame de Verseuil.—C'est cela, ma chère. Si vous détruisez ce qui vous appartient, c'est à vous seul que vous faites tort; mais lorsque vous usez mal d'un objet qui vous est confié, vous manquez à la délicatesse, même à la probité, dont les devoirs sont très-sévères; vous donnez mauvaise opinion de votre éducation, de votre cœur et de vos principes. Mais, que pense Alfred de cet enfant qui, au lieu d'étudier sa leçon, arrache les images de son livre pour faire des découpures?

Alfred.—Je pense, chère maman, que ce petit garçon n'aime

pas, comme il le doit, son père et sa mère, puisqu'il ne prend pas leurs intérêts. Vous nous l'avez dit bien des fois, maman, nous n'avons rien qui soit à nous ; ainsi nous devons être reconnaissans de ce que nos parens veulent bien nous donner, et en avoir grand soin.

Madame de Verseuil. — Je suis charmée, mon ami, de te voir si raisonnable, sans doute tu n'approuves pas non plus la conduite de Casimir?

Alfred.—Non, ma petite maman. Je ne crois pas qu'il faille remettre jamais au lendemain l'acquit d'une dette, à moins d'être bien pauvre soi-même ; dans ce cas on n'a pas à se repro-

cher d'avoir dépensé inutilement le salaire de l'ouvrier ou de l'homme de peine.

Madame de Verseuil.—Celui qui a de l'ordre, quel que soit son peu de fortune, ne contracte point de dettes qu'il ne puisse payer. S'il est forcé d'en faire par état, ou par le besoin, son honneur l'oblige à les acquitter, la religion même lui en fait un devoir : il doit se priver de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à son existence, jusqu'à ce qu'il ait rempli ses engagemens. Si telles sont les obligations du pauvre, quelles ne doivent pas être celles du riche ! Et à quels reproches s'exposent ceux qui, pour satisfaire leur

amour pour le luxe ou pour les plaisirs, causent la ruine de plusieurs familles honnêtes et laborieuses, en les frustrant du fruit de leurs travaux !

Habituez-vous de bonne heure, mes enfans, à compter avec vous-mêmes; c'est-à-dire, à régler votre dépense sur l'argent que vous savez être à votre disposition; faites d'abord la part de l'ouvrier qui a travaillé pour vous, celle du marchand avec lequel vous êtes en compte, celle de vos domestiques ou de toute autre personne qui vous rend des services; calculez ensuite vos besoins; le reste appartient aux malheureux. Cependant, il vous est permis de

prendre sur ce superflu pour votre plaisir ou votre agrément ; mais si votre cœur est bon et sensible, vos fantaisies se réduiront à très-peu de choses, et vos plaisirs les plus doux seront d'exercer la bienfaisance. Est-il rien de comparable au bonheur de donner à manger à celui qui a faim, de vêtir, de chausser celui qui a froid, de voir enfin le pauvre secouru dans sa détresse, pleurer de reconnaissance et appeler les bénédictions du ciel sur la tête de son bienfaiteur! Les jouissances frivoles, après lesquelles on s'empresse de courir, sont bien froides en comparaison de celles dont je ne fais qu'esquisser ici le tableau! mais il

n'est pas donné à tout le monde de les apprécier.

Le dégât, dont le petit garçon qui déchire son livre vous a donné un exemple, n'existe que trop chez les riches ; que de pauvres vivraient de ce qui se perd dans les grandes cuisines ! que d'infortunés se trouveraient heureux d'avoir pour revenu le produit de ce qu'on jette dans les maisons opulentes ! Par ce motif, je blâme l'abus, fût-ce d'un seul morceau de papier.

Mais je reviens aux enfans ; j'ai connu une petite fille qui aimait son père et sa mère, et leur en donnait des preuves par sa soumission. A l'âge de six ans, elle habilla, à ses frais, deux

infortunés, et elle sut, en même temps, se conduire avec la droiture et la délicatesse d'une personne faite.

Athénaïs. — Maman, voulez-vous avoir la bonté de nous conter cette histoire?

Madame de Verseuil. — Je le veux bien; ensuite je vous en conterai une autre, laquelle, mieux que mes discours, vous prouvera qu'il ne faut rien perdre des choses, même en apparence, de peu de conséquence, mais qui peuvent être utiles.

Rosine.

Un pauvre aveugle passait tous les jours devant la porte de

M. Delille; il était conduit par un petit garçon de six à sept ans, fort gentil, mais dont les habits, sales et déchirés, annonçaient l'extrême indigence. Ce pauvre enfant allait nu-pieds; il courait risque de se faire bien du mal, en marchant sur des tessons ou des morceaux de verre; outre cela, le froid le faisait cruellement souffrir. Rosine, âgée de six ans, fille de madame Delille, avait un cœur bon et sensible; elle ne put voir, sans être attendrie, ce malheureux enfant, exposé ainsi nu en plein hiver, et marchant sur la glace sans souliers, ni sabots. Un jour, entre autres, qu'un froid très-rigoureux avait

obligé madame Delille de mettre une bonne douillette ouatée à sa fille, Rosine, étant à la fenêtre, vit passer l'aveugle ; elle regarda les pieds violets et meurtris du petit garçon, et ses larmes coulèrent. — « Pourquoi pleures-tu, ma fille, lui demanda madame Delile? — Voyez, maman, ce pauvre petit, dans quel état il est ! je voudrais bien lui donner des sabots, mais je n'ai pas d'argent! — Ton bon cœur me fait plaisir, ma chère Rosine; je voudrais pouvoir habiller cet enfant auquel tu t'intéresses, mais je ne suis pas assez riche : j'ai dépensé beaucoup d'argent pour toi, tu le sais: ta douillette me coûte fort cher ;

il te faut encore des souliers, un chapeau, et mille autres choses! d'ailleurs, si je te donnais de l'argent pour ce petit pauvre, j'aurais tout le mérite de cette charité; car, non-seulement ce serait moi qui l'habillerais, mais encore je serais obligée de me priver des objets qui me deviennent nécessaires pour me garantir moi-même du froid. —Maman, je me passerai bien d'une douillette, si vous voulez vendre la mienne pour vous acheter une robe.—Je te remercie!... Tu ne sais donc pas, ma fille, que tu n'as rien à toi, pas même ta douillette, ainsi tu ne peux pas la donner. Pour revenir au jeune garçon à qui tu veux

rendre service, je ne sais qu'un moyen de le faire, le voici : Lorsque tu lis passablement, ton papa te donne deux sous pour tes menus plaisirs ; applique-toi plus qu'à l'ordinaire, afin d'avoir bien vite six sous pour acheter des sabots à l'enfant; en outre, je dépense tous les jours quatre sous pour tes déjeuners, contente-toi de la moitié de ces petites friandises que tu aimes, ce sera deux sous par jour d'épargnés, lesquels, au bout d'un mois, feront soixante sous ou trois francs. Ces soixante sous, joints à ceux que tu auras gagnés par ton application à la lecture, te donneront, je l'espère, une somme suffisante pour

acheter au petit pauvre un bonnet, des chaussons, et même une veste de hasard. Tu auras la satisfaction d'habiller ton protégé de tes épargnes, et par conséquent tout le mérite de cette bonne œuvre. »

Pendant cette explication, Rosine écoutait sa mère avec une joie qu'elle avait peine à réprimer. Quand madame Delille eut fini, la petite sauta sur ses genoux, et l'embrassa de tout son cœur. — « Ah ! maman, lui dit-elle, que vous êtes bonne de m'avoir appris comment je devais faire pour amasser un peu d'argent sans vous être incommode ! Oh ! c'est bien volontiers que je mangerai du pain sec

pendant un mois. » Madame Delille sourit; elle aimait trop sa Rosine pour lui laisser manger son pain sec; mais elle voulait que cette enfant s'accoutumât d'elle-même à souffrir de légères privations, pour soulager les malheureux ; car c'est ainsi qu'on exerce véritablement la charité. Le riche qui donne aux pauvres est moins estimable que l'homme d'une fortune médiocre, qui, pour faire du bien, se prive des choses souvent les plus nécessaires.

Remplie de zèle, la petite Rosine lut avec tant d'attention, que trois jours lui suffirent pour avoir six sous. La *bonne* acheta des sabots, et la petite fille les

donna elle-même au jeune pauvre, en lui glissant dans la main quelques-uns de ses bonbons. Il fallait voir de quel air Rosine s'acquitta de ce devoir envers l'infortuné ! Elle s'avança d'un pas grave et modeste, fit la révérence à l'aveugle, l'appela *monsieur*, parce qu'un homme âgé et infirme est, pour un enfant, un objet respectable ; puis elle mit à terre les sabots. — « C'est pour vous, mon petit, dit-elle au jeune garçon, je vous les donne. Comment vous nommez-vous ? — Jacques, votre serviteur. — O, maman, faites donner, je vous prie, un morceau de pain à Jacques ! » Madame Delille fit donner à l'a-

veugle et à son compagnon du pain et de la viande. Rosine rentra enchantée, en baisant mille fois la main de sa chère maman.

Lorsque le père de Rosine revint à la maison, on ne parla d'autre chose que de l'aveugle, du petit garçon, et surtout des sabots. M. Delille loua sa fille de son bon cœur pour les malheureux; il lui peignit le bonheur d'une âme sensible qui soulage son semblable; plaisirs bien au-dessus des petits sacrifices qu'on a pu s'imposer pour y parvenir : mais, ajouta-t-il, il me semble que le don des sabots doit être suivi de celui d'un bonnet, d'une veste; me

serais-je trompé? Rosine baissa la vue et soupira. Il fallait attendre un grand mois, le froid était extrême, et son petit ami souffrirait beaucoup.!.. « Tu es triste, Rosine, lui dit son père; qu'as-tu? — C'est que... je pense au froid qu'il fait!.. — Ah! je vois! Oui Jacques a le temps de geler avant d'avoir sa veste!.. Si j'étais sûr de ravoir mon argent, je t'avancerais les fonds dont tu as besoin; mais, une fois ton petit ami bien couvert, tu oublieras ta résolution, et je perdrai tout. — Oh! mon papa! s'écria la petite, en joignant les mains, je vous promets de ne pas toucher aux fruits, et d'en manger si peu que maman

voudra! » M. Delille était bon père; il jeta 12 francs sur la table. Rosine pensa mourir de joie à la vue de cette somme. « O mon Dieu? s'écria-t-elle, Jacques va être habillé tout à neuf! » On acheta pour Jacques une bonne veste bien chaude, un gilet, des chaussons et une casquette : Rosine eut le plaisir de lui donner tout cela. A chaque chose, elle lui disait, en la lui montrant : Ceci est encore pour vous, mon petit, remerciez monsieur et madame. » M. Delille habilla l'aveugle avec sa défroque; on leur donna bien à dîner à tous deux, et l'heureuse Rosine passa une journée délicieuse!

On peut dire, à l'avantage de cette petite fille, qu'elle n'abusa pas de la bonté de son père, comme font tant d'autres enfans; elle lut avec autant d'attention que si Jacques n'eût pas été habillé; et, malgré les instances de sa tendre mère, elle ne mangea, avec son pain, qu'une très-petite partie de ce qu'on avait coutume de lui donner auparavant : « Je dois 12 fr. à mon papa, disait-elle; il faut que je les lui rende, car il n'aurait plus de confiance en moi!.. »

Au bout d'un mois, Rosine, qui, avait toujours bien lu, bien appris, se trouva posséder 12 francs, parce que M. Delille,

très-satisfait de son application, la récompensait généreusement, pour lui prouver qu'en faisant bien, on y trouve toujours son avantage.

Lorsque la petite eut sa somme complète, elle la porta à son père. « Papa, lui dit-elle en l'embrassant, je vous remercie de l'argent que vous avez donné pour habiller Jacques; je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite, voici 12 francs » M. Delille admira la conduite de Rosine dans cette circonstance; il lui dit mille choses obligeantes sur son exactitude à s'acquitter de sa dette, et sur la manière dont elle avait gagné cet argent. « Puisque, continua-t-il, tu

fais un si bon usage de tes menus plaisirs, et que tu as su remplir tes engagemens envers moi, je te laisse ces 12 francs; garde-les, ma fille; qu'ils te rappellent la satisfaction qu'ils t'ont procurée : il n'en est point de plus douce que celle de secourir les malheureux. Souviens-toi aussi qu'on n'a le droit d'être charitable, qu'autant qu'on ne doit rien à personne. »

En parlant de Rosine, je me rappelle avec plaisir la manière toute charmante avec laquelle, elle et son frère souhaitèrent la bonne année à leur papa et à leur maman. Ce trait est trop de mon goût pour que je le passe sous silence.

Le frère de Rosine, nommé Édouard, avait sept ans; il était aussi aimable que sa sœur; d'un caractère égal, appliqué à l'étude, doux, caressant, il ne cherchait qu'à plaire aux auteurs de ses jours; et, si quelquefois, dans ses jeux, il faisait du bruit, c'était sans le vouloir; il s'arrêtait aussitôt qu'on le reprenait, en demandait pardon: jamais il ne se servait d'excuses frivoles, qui annoncent toujours peu de respect et de soumission.

Édouard et Rosine s'aimaient tendrement; ils étaient l'un pour l'autre d'une complaisance sans bornes, jamais on ne les entendait disputer, on remarquait même, avec surprise, les

égards du petit garçon pour sa sœur : « C'est une demoiselle, disait-il, je dois être poli avec elle; d'ailleurs, je suis le plus âgé, c'est à moi à me montrer le plus raisonnable. »

M. Delille ayant été obligé de faire un voyage, sa femme resta à la ville avec ses enfans: Edouard et Rosine adoraient leur mère; ils mirent tous leurs soins, pendant l'absence de leur papa, à éviter les plus légères fautes, parceque, disaient-ils, ils ne voulaient pas accroître les chagrins de leur maman, déjà affectée du départ de son mari.

Sur ces entrefaites, le jour de l'an arriva. Nos petits amis

parlèrent ensemble des étrennes qu'ils se flattaient d'avoir. Edouard dit à sa sœur : « Certainement maman me fera un cadeau, mais moi, que lui donnerai-je ? je ne sais encore rien faire; je voudrais pourtant bien lui donner une preuve d'amitié. — Tu apprends le dessin mon frère, lui dit la petite, fais son portrait : moi, je lui écrirai un beau compliment. — Son portrait! mais je ne sais pas peindre. — Tu le feras comme ceux qui sont dans ton porte-feuille. — Oui, tu as raison, ma Rosine : je copierai le grand portrait qui est dans le salon; et, si cela n'est pas bien, maman verra du moins ma bonne volonté. »

Les deux enfans conviennent de garder leur secret, et de travailler dès ce moment sans relâche à l'exécution de leur grand dessein.

Rosine passe aussitôt dans une autre pièce ; elle s'approche d'une grande table, y pose son papier d'écriture, s'assied, et se met à l'ouvrage. La pauvre petite écrivait en gros, tout de travers ; elle allait du haut en bas, de sorte qu'en trois lignes elle aurait rempli sa page.

Rosine ne s'inquiétait point de l'écriture ; c'est ce qu'elle voulait dire à sa maman qui l'embarrassait : « Ah! dit-elle, que je voudrais être grande, pour dire à maman, en belles

paroles, que je veux toujours être bien sage, afin de la rendre heureuse, comme elle le dit. »

Rosine parlait tout haut. Un de ses oncles, qui l'écoutait, entra, et la surprit fort. — « Rosine lui dit cet homme sensé, laisse-là ton griffonnage; c'est dans ton cœur, et non dans ta tête, que tu dois trouver ce qui peut plaire à ta maman : le jour de la bonne année, jette-toi dans ses bras, dis-lui que tu l'aimes, que tes caresses, ta joie, tes larmes même, lui prouvent ton amour. Sois ensuite douce, obéissante; applique-toi à tes devoirs, voilà le compliment le plus flatteur

qu'un enfant puisse faire à sa maman. » Rosine profita de la leçon ; elle résolut de faire tous ses efforts pour contenter sa maman.

Le jour de l'an étant venu, elle présenta à sa mère une page d'écriture fort bien faite, qui lui valut un tendre baiser. Edouard fit aussi son présent : c'était un petit paysage, puis un dessin informe, copié sur un grand tableau ; madame Delille voulut bien s'y reconnaître : « Mes enfans, leur dit-elle, après les avoir embrassés, je vous remercie. Je lis dans vos cœurs ; vous m'aimez, puisque vous cherchez à me plaire. Faites toujours de même ; donnez-moi

tous les ans, comme aujourd'hui, des preuves de votre attachement pour moi et de votre application à l'étude. Je vous tiens quittes des complimens; car vous ne pourriez m'en faire qui me fussent plus agréables. »

Madame de Verseuil venait de finir cette petite histoire; et ses enfans s'apprêtaient à dire leur avis sur l'aimable Rosine, lorsqu'on annonça madame de Melfort et Amélie, sa fille. Il y avait un an que ces dames ne s'étaient vues; madame de Verseuil regarda Amélie à plusieurs reprises, incertaine si c'était la même jeune personne dont la charmante figure attirait alors tous les regards; ses yeux in-

terrogèrent madame de Melfort qui, devinant sa pensée, éloigna sa fille sous un prétexre plausible, et parla ainsi, en s'adressant à madame de Verseuil :

« Vous êtes effrayée, madame, du changement d'Amélie ; il est l'effet de la colère... Ma fille n'a jamais pu souffrir la contrariété. J'ai ménagé ce caractère irritable, croyant qu'avec l'âge, Amélie se corrigerait peu à peu ; mais le contraire est arrivé ; ne rencontrant que bonté et complaisance, elle est devenue altière, exigeante, haute ; elle commandait à mes gens avec insolence et se faisait haïr. Je souffrais de voir mon enfant avec des défauts que je me sen-

tais incapable de détruire : lorsque je me hasardais de lui faire quelques représentations, toute sa figure se décomposait, ses yeux devenaient rouges, son regard dur, son teint enflammé, ses dents claquaient l'une contre l'autre, des taches livides paraissaient sur sa peau... Alors, épouvantée des suites de cette étonnante métamorphose, je me hâtais de détourner l'entretien et de lui procurer une distraction qui changeât le cours de ses idées.

Cependant Amélie grandissait avec ce caractère indomptable; elle devint acariâtre, violente; dans ses accès de bile,

il fallait la fuir... Un jour, étant à table, elle voulut avoir d'un plat dont on ne jugea pas à propos de lui donner; Amélie insista; sur mon ferme refus, elle se mit en colère. Or, rien n'est plus dangereux lorsqu'on vient de manger : la colère trouble la digestion, et elle peut faire mourir... Amélie ne mourut pas; mais il lui prit des convulsions si fortes, que ses membres se roidirent, sa bouche se tourna, ses yeux se renversèrent; elle resta quinze jours entre la vie et la mort. A force de soins, elle en réchappa; mais sa bouche resta tournée d'une manière hideuse à voir, et tous

ses traits changèrent. C'est ainsi que Dieu l'a punie.

Mes chers enfans, continua madame de Melfort d'une voix attendrie, en s'adressant à Alfred et à Athénaïs, évitez la colère : voyez ma malheureuse fille !... L'homme, dans cet état, ne se connaît plus ; il peut commettre des crimes !... »

Madame de Melfort étant partie, la petite famille fit des réflexions très-sensées sur les inconvéniens de la colère. Cette visite avait attristé nos enfans : ils plaignaient Amélie ; ils plaignaient sa mère... Madame de Verseuil leur proposa, pour les distraire, de les mener à la pro-

menade leur rappelant qu'à leur retour elle acquitterait sa promesse, en leur racontant le conte de la *botte d'alumettes*, ou la leçon *d'économie*.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

